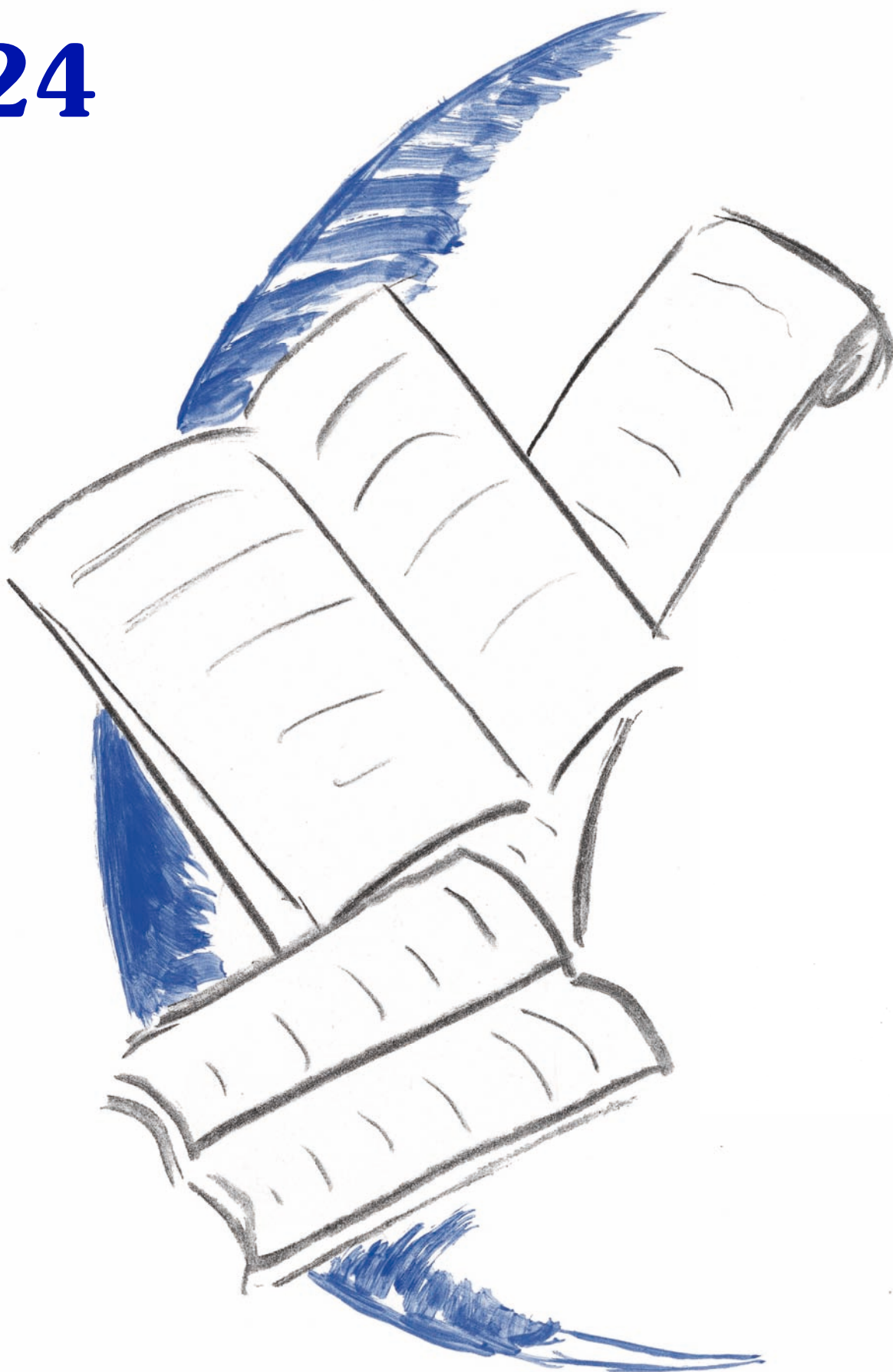


N° 24



2007

Revue annuelle du
P.E.N. CLUB DE MONACO

Poètes • Essayistes • Nouvellistes •

SOMMAIRE

Page	Titre et auteur
1	Un anniversaire : 1968 - 2008 <i>par Robert Roc</i>
3	C'est mon rôle ! <i>par Alain Pastor</i>
5	Deux nuits d'amour à Cala Nuova <i>par Robert Fillon</i>
7	Appel <i>par Jeanne Maillet</i>
7	Absence <i>par Jeanne Maillet</i>
8	Le centre Saint-Exupéry <i>par Flore Richelmy Bonnet</i>
9	Entrevaux <i>par Ariane Pucci-Pfändler</i>
11	Mauvaise donne <i>Corinne Roehrig</i> Prix Armand Lunel du P.E.N. Club de Monaco 2007
39	Dentelles... <i>par Robert Roc</i>
41	Une allée de l'autobus <i>par Alain Pastor</i>
43	Essai sur l'histoire de la Sûreté Publique de Monaco <i>par Gabriel GABRIELLI</i>
46	Kaléidoscope de la Sûreté Publique
48	Rêver par chance <i>par Suzy Fels-Jaspard</i>

Le Centre de Monaco du PEN CLUB international et son bureau se sont interdit toute censure sur le fonds et même l'orthographe des textes de cette revue. C'est donc sous l'exclusive responsabilité de chaque auteur qu'ils y paraissent. Il en est de même pour les reproductions de photographies, dessins, etc., fournis par un auteur pour illustrer son texte.

Illustration première de couverture :
Danièle Lorenzi-Scotto

UN ANNIVERSAIRE : 1968 - 2008

par Robert Roc

Bientôt va être célébré le quarantième anniversaire de notre P.E.N. Club.

Qu'il me soit permis de consacrer ces lignes à cet événement dont va être le témoin le coin de terre qui jette un pont d'azur entre le phocéén Marseille et le ligurien Gênes auquel, adossé aux abrupts contreforts des Alpes balisés par le Trophée d'Auguste, Monaco a dû de n'être pas resté la bourgade lilliputienne protégée par la garnison génoise tenant le château édifié en 1215 par Fulco di Castello.

Evincés par les Gibelins des territoires de la république de Gênes en proie à des luttes intestines, les Guelfes réfugiés en Provence firent en effet entrer Monaco dans l'Histoire le 8 janvier 1297 lorsque l'un d'eux, Francesco Grimaldi, s'empara par ruse du vieux rocher fortifié largement tourné vers la mer sur lequel règne désormais le Prince Albert II, son lointain descendant.

Depuis, comme l'écrivit en 1975 son père, le Prince Rainier III, « cette petite terre si attachée à sa liberté s'est faite et refaite durant des siècles ».

Ainsi au XIX^e siècle, à la suite de l'amputation de Roquebrune et de Menton le privant de sa principale source de revenus, Monaco quoique réduit de la sorte au rang de minuscule Cité-Etat désargentée sût retrouver la position à laquelle l'avaient hissée jadis ses seigneurs en donnant au Monde, sous la faste impulsion du Prince Charles III mettant à profit, avec François Blanc, l'interdiction des jeux de hasard en France et en Italie, une image transfigurée par la création de Monte-Carlo.

Dans la suite des ans, au cœur de cette majestueuse riviéra du ponant et du levant découverte par Anglais et Russes, Monaco, sous la conduite de ce visionnaire et savant que fut le Prince Albert I^{er} comme de ce bâtisseur que fut le Prince Rainier III, put, dans un monde en proie à maintes convulsions, maintenir et même affermir son indépendance tout en sauvegardant son particularisme.

En la présente époque où, comme l'a écrit le Prince Albert II, « l'avenir de notre planète dépasse tous les autres enjeux », si le Monaco d'aujourd'hui doit sa survie matérielle non plus aux jeux qui ne représentent plus qu'une part infime du budget général de l'Etat mais aux efforts tenaces et éclairés de ses souverains, des milliers de travailleurs résidents ou frontaliers comme des industriels, commerçants et artisans qui y œuvrent, il doit sa survie spirituelle, dans un monde où les valeurs fondamentales sont trop souvent méprisées, à l'action culturelle de ses Princes et Princesses et aux réalisations de ses artistes et gens de lettres, que Monaco soit leur terre patriale ou leur patrie d'adoption, tous conscients que l'esprit peut seul sublimer l'indispensable matière, faute de quoi la culture reste stérile comme morte est la foi sans les œuvres.

Embrassant toutes les formes des arts et des lettres et s'extériorisant au travers de manifestations d'une classe affirmée comme le prix littéraire Prince Pierre et

les festivals internationaux du cirque ou de télévision, la culture, à Monaco, peut certes afficher de grands noms, ceux des sculpteurs François-Joseph Bosio et Emma de Sigaldi, ceux de chorégraphes comme Serge de Diaghilev, ceux des musiciens Aimé Barelli et Louis Frosio, ceux des chanteurs Léo Ferré et Lucienne Delyle, ceux de peintres comme Hubert Clerissi.

Elle peut prendre appui aussi sur les prestations réputées de l'orchestre philharmonique, de la maîtrise de la cathédrale, des ballets de Monte-Carlo.

Elle peut tableter aussi dans le domaine des lettres sur la notoriété certaine d'un Gustave Saige, d'un Guillaume Apollinaire, d'un Marcel Pagnol, d'un Anthony Burgess et dans une infime mesure sur les écrits des gens de plume rassemblés au sein du plus petit des centres du P.E.N. international fondé en 1968 avec l'agrément du Prince Rainier III, à l'initiative d'un auteur auquel, sous l'occupation nazie, le Prince Louis II avait épargné le terrible sort de nombre de ses coreligionnaires israéliites.

Sollicité en effet par Armand Lunel, premier écrivain à avoir reçu en 1926 le Prix Renaudot pour son roman Niccolo Piccavi, l'international P.E.N. Club réuni en congrès à Londres avait doté, à l'unanimité des délégués des pays affiliés, la Principauté d'un centre national dont ce professeur de philosophie au Lycée Albert I^{er} devint le président-fondateur.

Conscient que, en raison même de son exigüité territoriale et donc du peu d'importance numérique de sa population, la Principauté ne pourrait jamais compter, sous le sigle P.E.N., qu'un nombre fort restreint de Poètes, d'Essayistes et de Nouvellistes publiés, Armand Lunel, par ailleurs historien des Juifs du Languedoc et de Provence ainsi que librettiste de Darius Milhaud pour plusieurs de ses opéras comme « Esther de Carpentras » et « David », entendait bien, avec son centre, contribuer dans l'optique même du Prince Rainier III à « affirmer la présence de la Principauté dans la vie internationale ».

A la suite de son décès en 1978, sa charge et sa mission revinrent à un ami de Léopold Sedar Senghor, le vice-président Marcel Martiny, ci-devant consul du Sénégal.

Restant jusqu'à son trépas en 1983 préoccupé par les inconnues de l'origine humaine et le mystère des phénomènes parapsychologiques qu'il étudia de concert avec Alexis Carrel, le Dr. Martiny fut assisté par Suzanne Cital-Malard, auteure de pièces radiophoniques, M^{re} Robert Boisson et Suzanne Simone ; la cheville ouvrière du centre monégasque étant l'un de ses sociétaires fondateurs en la personne de Louis Barral, lequel, accompagnateur de Tino Rossi à ses débuts et poète à ses heures, s'était adonné à sa vocation scientifique faisant de lui le maître d'œuvre de l'aménagement de la grotte dite de l'observatoire sous le jardin exotique et le conservateur du musée d'anthropologie préhistorique.

A son troisième président au verbe, à la plume et au crayon talentueux, M^{re} Jean-Eugène Lorenzi, élu à trois



reprises au Conseil National et plusieurs fois bâtonnier de l'ordre des avocats, le centre monégasque doit d'avoir été doté, en 1984, d'une revue dont les textes devaient attester du libre attachement de leurs auteurs aux règles posées par la charte du P. E.N. international entendant, au travers de la défense du principe de la « libre circulation des idées » et de « la liberté d'expression » - dont doivent être combattus « les abus tels que la falsification des faits à des fins politiques ou personnelles » - répandre « l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni » ... selon le rêve de fraternité humaine à la réalisation duquel s'était voué le Prince Albert I^{er}, un rêve caressé avec Léo Ferré par Louis Barral à qui, après l'accidentelle et tragique disparition de M^e Lorenzi, fut confiée la présidence du centre de Monaco.

Le secrétariat fut dès le 30 mars 1990 assumé par le signataire de ces lignes assisté par le chanoine et poète Georges Franzi ainsi que, ès qualité de trésorière générale par Suzy Fels Jaspard dont l'époux avait eu pour compagnon de l'art vivant notamment Malraux, Renoir, Picasso, Cocteau, Aragon, Modigliani, Breton, Chagall, Vlamincx.

En 1999, à la suite de la maladie et du décès du président Barral, S.E.M. René Novella, traducteur de Malaparte, Bandello et Aniante, alors ambassadeur de Monaco en Italie, fut appelé à prendre en charge les destinées du centre P.E.N. de Monaco dont, en 2005, le secrétariat général prit opportunément un coup de jeunesse sous les traits de Françoise Gamerdingier.

En poursuivant l'œuvre commencée par Armand Lunel et en persévérant, avec la précieuse assistance de Gérard Comman et l'appui matériel de la direction des Affaires culturelles, dans la publication de la revue créée par Jean-Eugène Lorenzi, le centre P.E.N. de Monaco « dans un monde où », comme le déplora le Prince Albert II, « l'espoir meurt plus qu'il ne naît », s'efforce sous sa guidée d'apporter dans le concert hélas trop souvent discordant des nations une note dure comme la roche qui porte Monaco, une note pure comme le ciel qui en est le dais.

C'est ainsi, en effet, que, mémoire du temps passé, conscience du présent et germe d'un devenir à visage humain, les sociétaires, dans le respect de la charte fondamentale du P.E.N. international, contribuent, à leur façon, qu'ils soient au premier chef poètes, essayistes ou nouvellistes ou soient, sans être auteurs eux-mêmes, des personnes vouées à la culture comme éditeurs, illustrateurs ou traducteurs, au « pouvoir extraordinaire de la pensée » dont fit état le Prince Albert II assurant que « les productions de l'esprit sont essentielles » pour réaliser le rêve de fraternité humaine caressé par son trisaïeul, le Prince Albert I^{er}, et faire de ce pays le « porteur d'un message fort, celui de l'intelligence et de la réactivité au service de l'humanité », de ce petit pays certes fier de son passé mais soucieux de se forger de clairs lendemains et dont la volonté de ses Princes et de son peuple s'exprime dans ce vieux tercet :

Je suis Monaco sur un roc
Je n'ai ni semence ni soc
Et pourtant je veux vivre.



C'EST MON RÔLE !

Par Alain Pastor

Stéphanie : Oh ! Bonjour Nadia, comment vas-tu ?

Nadia : Très bien, et toi ?

Stéphanie : Moi ? En ce moment, je suis très heureuse parce que... mais... tu vas au théâtre ?

Nadia : Bien sûr, pourquoi poses-tu cette question ?

Stéphanie : Oh ! Pour rien. Au fond, je suis plutôt contente que tu sois déjà au courant. J'espère que tu ne m'en veux pas trop...

Nadia : De quoi ?

Stéphanie : Ben !... Sophie ne t'a rien dit ?

Nadia : Sophie ? Non. A propos de quel sujet ?

Stéphanie : (*à part.*) Bon sang ! Elle ne le sait pas ; comme je suis embêtée ! Oh ! là, là ! Comment dire la chose ? (*à Nadia.*) Ecoute, je suis gênée. Ah ! ça, oui terriblement gênée, surtout vis-à-vis de toi ; tu es quand même mon amie...

Nadia : Je préférerais que tu en viennes directement au fait.

Stéphanie : Bon ! Sophie a décidé que c'est moi qui jouerai le rôle de Dorimène, la jolie marquise, dans Le Bourgeois Gentilhomme ; tu sais, le rôle que tu as répété depuis des semaines... Figure-toi que moi aussi je l'avais un peu préparé, et l'autre jour, tu étais absente aux répétitions...

Nadia : Oui, j'étais chez le dentiste ; j'avais une rage de dent.

Stéphanie : Oh ! Ma pauvre ; j'espère que tu vas mieux.

Nadia : Ne t'inquiète pas ; à présent je peux mordre, et même je peux mordre très fort !

Stéphanie : Ah ! Tant mieux. Où en étais-je ? Ah, oui ! Sophie me demande alors si je veux bien donner la réplique, et là... Tu ne m'en veux pas ?

Nadia : Pas du tout ! Allons, je crois bien que tu n'es pas au courant de ce qu'il m'arrive...

Stéphanie : Il t'arrive quelque chose ?

Nadia : Mon rôle, Dorimène, Le Bourgeois Gentilhomme, mais c'est déjà de l'histoire ancienne ; c'était très bien, avant...

Stéphanie : Avant quoi ?

Nadia : Ecoute, ma petite, je vais te confier un secret : Sophie a rencontré un auteur, et elle lui a demandé qu'il écrive un rôle pour moi.

Stéphanie : Un auteur connu ?

Nadia : Un auteur très connu ! Un grand auteur, un immense auteur !

Stéphanie : Quelle histoire !

Nadia : Alors, tu comprends, Molière, Le Bourgeois Gentilhomme, c'est bien gentil, mais à côté de ce que je vais jouer bientôt...

Stéphanie : Oh ! Même si c'est un secret, tu pourrais peut-être me le dire.

Nadia : Dire quoi ?

Stéphanie : Ce que tu vas jouer.

Nadia : Eh, bien ! Je vais jouer... la Reine Cléopâtre.

Stéphanie : Cléopâtre ?

Nadia : Parfaitement : *Cléopâtre et César* ; c'est le titre provisoire du spectacle.

Stéphanie : Et qui jouera César ?

Nadia : Approche-toi ; je vais te le dire dans le creux de l'oreille...

Stéphanie : Pas possible ! Je l'adore ! Quel acteur !... Mais tu vas jouer ça où ?

Nadia : C'est une grande production ; il y aura une totale reconstitution de l'Egypte antique ; on fera même venir des crocodiles du Nil...

Stéphanie : C'est incroyable !

Nadia : Et dans la scène finale, je serai juchée sur un immense char tiré par des dizaines de comédiens jouant des esclaves ; et du haut de mon trône je toiserai César avant de lui dire ces mots : « César, tu n'es pas le bienvenu, ici. »

Stéphanie : « César, tu n'es pas le bienvenu, ici. » Comme c'est beau ! Et bien écrit.

Nadia : Je t'avais dit que c'était un grand auteur.

Stéphanie : Tu en as de la chance.

Nadia : Toi aussi ; tu vas jouer Dorimène, dans Le Bourgeois Gentilhomme ;

Stéphanie : Ce n'est pas pareil. Dis-moi, dans cette grande production, il y aurait peut-être un rôle pour moi ? Oh, oui ! J'en suis sûre, un rôle, même un petit rôle ; je pourrais jouer une servante, même une esclave.

Nadia : Peut-être. Il faudrait que j'en parle à l'auteur.

Stéphanie : S'il te plaît.

Nadia : Non ! Ca n'est pas possible.

Stéphanie : Pourquoi ?

Nadia : Parce que, au même moment, tu joues Dorimène.

Stéphanie : C'est vrai.

Nadia : Sophie t'a choisie pour ce rôle ; tu ne peux pas la décevoir.

Stéphanie : Oh ! Sophie ; tu sais, elle pourra trouver quelqu'un d'autre...

Nadia : Oui, mais il faudrait que tu aies un bon prétexte pour refuser... à moins que...

Stéphanie : A quoi songes-tu ?

Nadia : Voici ce que tu vas faire : tu vas descendre au prochain arrêt, tu rentres chez toi et hop ! Au lit.

Stéphanie : Je ne suis pas malade !

Nadia : A partir de maintenant, tu l'es ! Une maladie contagieuse – la scarlatine, par exemple – qui t'oblige à renoncer à jouer. Allez ! Descends vite ; je t'appellerai pour le rôle, dès que j'aurai vu l'auteur...

Stéphanie : Et Sophie ? Qui va la prévenir ?

Nadia : Pas de problèmes ; je vais lui téléphoner tout de suite.

Stéphanie : Merci ! Tu es vraiment une amie.

Nadia : (*ironique.*) Tu peux le dire.

Stéphanie : Au revoir, je t'embrasse.

Nadia : (*cynique.*) C'est ça, embrasse-moi. Bon ! Allons-y : « Allo Sophie, c'est Nadia ; oui, moi ça va, non, je t'appelle au sujet de Stéphanie ; ah, non ! elle ne va pas bien du tout ; je crois que c'est la scarlatine ; Comment ? Le Bourgeois Gentilhomme : le rôle de Dorimène ; oui, je sais ; bien sûr je pourrai le jouer, je le connais par cœur ; si je suis libre ? Oui, oui, actuellement, je n'ai aucune proposition...



DEUX NUITS D'AMOUR À CALA NUOVA

par Robert Fillon

Depuis qu'Emilia avait pris en gérance son restaurant, deux ans auparavant, six jeunes femmes s'étaient succédé dans les deux emplois de serveuses. Un moindre mal, puisque le chef cuisinier, un Noir maigre et chauve, familier des recettes locales de l'Île d'Elbe, bon connaisseur aussi des goûts de la clientèle de Suisses et d'Allemands qui fréquentaient beaucoup le coin, était demeuré fidèle à ses fourneaux. Emilia avait élargi sa carte à vingt plats, chose nécessaire puisqu'ici, en Italie, on distingue traditionnellement les *antipasti* – hors d'œuvre proprement dits – les *primi piatti* – en général des pâtes – et les *secondi piatti*, où l'on passe enfin aux choses sérieuses, viande ou poisson. Quelques centaines de kilos de matière première, plusieurs dizaines de verres de différentes sortes, bien des caisses de vin et des dizaines de bouteilles d'alcool – dont la fameuse *mortella*, faite d'herbes régionales macérées, qui ressemble à un génépi qui n'aurait pas goût de sirop –, il lui avait fallu tout cela pour qu'aujourd'hui son restaurant soit complet tous les jours, midi et soir, pendant la pleine saison qui s'étend de début juillet à fin août.

Emilia connaissait depuis toujours cette crique aux pentes abruptes couvertes de pins, où l'on accède par une route en terre défoncée par endroits, qui ne décourageait pas les clients. Au contraire, ceux-ci avaient sans doute la sensation que l'épreuve subie par leurs amortisseurs et leurs colonnes vertébrales leur garantissait d'accéder à un lieu vierge de toute perversion moderniste. Enfant, Emilia venait chaque été dans le domaine des Mouettes où ses parents louaient une villa et d'où elle pouvait explorer les alentours à pied ou à vélo, plus tard avec un scooter qu'elle se débrouillait toujours pour emprunter à l'un ou l'autre.

Cala Nuova n'était pas le seul endroit magique qu'elle avait rencontré lors de ses explorations. En lui cependant résidait la synthèse et le concentré des beautés de ces paysages de l'île. Un lieu rare, capable de vaincre les envies d'ailleurs. Peut-être parce qu'aucun élément présent ici – la mer, la fine bande de sable de la plage, les pins dressés de part et d'autre sur les promontoires vendrus et cette forteresse de Focardo laissant seulement deviner au loin le baignade de Longone – ne s'affirmait isolément face aux autres. Cet équilibre inattendu et souverain du lieu possédait pour dissoudre le Temps la force d'un acide irrésistible. Ainsi, lorsqu'elle avait connu Tonio, Emilia rêvait déjà d'un métier qui lui permettrait de revenir chaque année dans ces parages. Un métier même dur, et Tonio était d'accord. Elle, dix-sept ans ; lui, dix-neuf. Elle, famille bourgeoise de Toscane ; lui, enfant des gardiens-personnes-à-tout-faire qui veillaient sur le domaine tout au long de l'année, surveillaient les travaux et recrutaient des tâcherons quand

c'était le moment de l'année qui le voulait. Que font de nos jours ces différences de statut ? Souvent, Emilia s'était dit qu'elle eût préféré la liberté de Tonio à la fréquentation du milieu de familles riches et assez hautaines dans lequel se vautraient ses parents.

Elle avait dit non à Tonio. Un non assuré, inattendu, venu des profondeurs. Plusieurs semaines durant, ils s'étaient baignés ensemble, tenus la main, enfoncés le soir dans les pinèdes rendues moites par la pression du soleil. Souvent ils avaient parlé ; ils avaient su se taire aussi, longuement, car Tonio semblait économe de ses mots par une sorte d'atavisme familial qui s'appliquait d'abord à l'argent. Ils avaient eu aussi leur première nuit d'amour, dans sa maison à elle et ils n'avaient pas tellement eu besoin de se cacher : les parents semblaient terriblement distraits ce soir-là. Peut-être guettaient-ils en secret la mise en pratique par leur fille des conseils qu'ils lui avaient prodigués, depuis plusieurs années déjà, pour qu'elle soit « avertie » et « évite les risques ». Ces bourgeois-là savaient quand il fallait le savoir que le monde contemporain obéit peu aux préceptes religieux ; et que c'est probablement bien mieux ainsi. Emilia avait découvert le plaisir dans les bras de Tonio. Elle n'avait été ni étonnée ni déçue, c'était un peu comme un anniversaire dont on connaît à l'avance le cadeau. Eveillée dans l'ombre, elle écoutait la respiration de Tonio, le claquement des vagues au loin sur les rochers, puis elle vit la jeune et vieille lumière grisâtre annonciatrice des matins roses où se lit la touffeur du jour à venir. Elle sut que cette nuit serait unique, qu'il n'y aurait pas de « liaison », pas de mariage en vue, que son existence serait différente et qu'elle serait désormais sans Tonio. Qu'il y aurait d'autres hommes parce qu'il devait y avoir d'autres saisons, autre part. Comment imaginer Tonio ailleurs, ne serait-ce que sur le continent, à une heure à peine de *traghetto* mais si loin ?

La réaction de Tonio l'avait étonnée. Il ne protesta de son amour que timidement, ne fit pas non plus le mâle accidenté dans son orgueil. Il réussit même à pleurer et mit tout sur le compte de sa rustrerie et de celle de sa famille. Après tout, Emilia appartenait à une lignée de gens qui possédaient maisons et usines, qui pouvaient louer très cher une maison luxueuse et isolée dans le maquis, dominant la mer. Déjà à son âge, c'était une *signora*. Il pouvait faire mine de comprendre qu'on le renvoyât aux filles du coin pas compliquées, faciles à sauter pour lui qui était beau, jusqu'au jour où l'une d'elles se retrouverait en cloque et tout cela finirait par une noce passablement rustique où coulerait d'abondance le vin ensoleillé de l'île...

Le refus d'Emilia l'avait projetée à l'intérieur d'elle-même. Il n'avait fallu que quelques mois pour qu'elle réglât son sort sur celui de Cala Nuova. Un soir, au dîner, des amis de ses parents avaient parlé de ce restaurant sur la plage que le précédent gérant, parti vers d'autres horizons, avait laissé vacant. *C'est pour moi*, avait-elle dit. Les études, la vie confortable et argentée des grandes villes de la Péninsule, les sorties ? On verra tout ça. C'est l'expérience que j'ai à faire, moi ; cette expérience-là et pas une autre. Les rares fois où elle était déterminée, Emilia allait jusqu'au bout. Elle écrivit aux propriétaires qui – peut-être décidés par ses parents aux termes de tractations secrètes – consentirent à ce que l'affaire se fasse. Après tout, s'il fallait une folie de jeunesse, autant que ce fût celle-là. Il n'y avait pas de réel danger.

Les parents pensaient que, dès la première saison, Emilia se découragerait. Non. L'été fini la laissait amaigrir et fatiguée, mais elle avait vécu son statut de patronne en herbe, triomphé des humeurs et maladies des écervelées engagées pour le service, neutralisé les caprices des clients souvent d'un simple sourire. Elle allait remettre ça. Entre-temps, durant l'année, elle suivait des cours de décoration d'intérieur, rien d'autre que l'envie de ne pas passer son temps sans rien faire ; rien surtout qui ressemblerait à un projet liant pour l'avenir.

C'est au cœur du mois de juillet, le deuxième été, que Marco était venu. Un neuf mètres tout plastique, frais sorti du chantier, qui mouille dans la crique, un coup de téléphone pour qu'on vienne le chercher avec le youyou. L'assurance de celui qui est en terrain connu.

Plus tard, Emilia pensa que Tonio et Marco se connaissent peut-être, qu'il y aurait eu un lien entre eux. Marco était seul à bord, le besoin de ressourcer, disait-il, et puis les bateaux ça me connaît depuis que je suis petit, je suis né dedans. D'ailleurs, avec les enrouleurs de foc et les gouvernails automatiques... et puis il y a des abris partout, et la traversée jusqu'au continent, une brouille...

La première *mortella* offerte par la maison fut suivie de quelques autres. Emilia s'était assise à la table de Marco, les autres dîneurs étaient partis depuis un moment déjà, le personnel avait débarrassé et était parti dormir mais Emilia n'avait pas voulu que les bougies soient éteintes. Bien sûr, Marco avait fini par passer sa main sur son bras puis par l'embrasser. Marco savait bien des choses sur les peuples anciens qui avaient conquis cette île ; il s'intéressait aussi aux minéraux qui sont une des richesses et des curiosités locales. Comme Tonio, il lui avait bien fait l'amour, dans une nuit saturée de parfums et de vapeurs salines, une de ces nuits où l'on savoure à maintes reprises le plaisir de ne pas dormir. Le bateau avait évité toute la nuit autour de sa chaîne. Tranquille, il était le maître de Marco, qui fit comme il se doit le salut du marin au moment où, l'ancre ramenée, il avait démarré sur le travers du vent.

Qui sait ? Emilia déciderait peut-être. Déciderait de rester à Cala Nuova pour quelques marins ou quelques hommes de l'île. Jeunes ou moins jeunes, plus ou moins beaux. Sous le soleil des formidables étés, la pinède, la mer, la crique, tout le paysage survivrait longtemps à sa jeunesse.

APPEL

par Jeanne Maillet

*Dieu, revenez-nous vite ! On est si mal ici
Loin de vos bras aimants, loin de votre lumière !
On dirait que la mer ne vous obéit plus
Et qu'un manteau d'écume voile votre visage.
Sommes-nous engagés dans un péril sans fin ?
Y a-t-il un serment trahi sous nos paupières ?
Dieu, revenez-nous vite ! On a besoin de vous
Du plus petit palais à la grande chaumière.
Il nous semble avoir vu une fumée pâlotte
Se former sur les toits. L'avez-vous aperçue ?
Cette envolée timide est de telle importance !
Allez-vous nous laisser mourir encore plus loin ?
Voyez, nous sommes là, à genoux dans nos cendres.
Oui, nous avons failli. Nous avons déserté.
Mais nous gardons en nous le sourire d'une Mère
Comme un secret splendide d'une intercession,
Et ce mea culpa tremblant sur nos poitrines
Il est toujours battant en son geste attentif.
Dieu, revenez-nous vite ! On chante, on vous espère
La grande Terre a soif. Vos géants sont vaincus
Reprenez votre lutte incessante avec l'Ange
Et tendez-nous la plume, dans les sphères, perdue !*

7

ABSENCE

par Jeanne Maillet

*Toute absence est jardin de lune,
Tout souvenir, un papillon...
Ouvrant les yeux, le temps s'envole !
Les fermant, il ressuscite !
Ne rattrapons pas ce mystère
Il nous punirait de ses cendres...*



LE CENTRE SAINT-EXUPÉRY

par Flore RICHELMY BONNET

Ce Centre socio-éducatif fêtera ses soixante ans cette année.

C'est, en effet, en 1947, que Michel Richelmy, son actuel président, réalisa un projet qu'il mûrissait depuis quelque temps. Il n'avait alors que 19 ans mais, il était déterminé à agir aussitôt que possible. C'est ainsi que le 28 juillet, ce qui faisait l'objet de ses aspirations et aussi de ses préoccupations, prendra forme.

L'aventure du Centre Saint-Exupéry commença par cette première colonie de vacances composée d'une équipe de 24 jeunes volontaires qui se dirigea à Montfaucon du Velay en Haute-Loire. Ce lieu, leur chef le connaissait bien car sa famille y avait trouvé refuge durant le dernier conflit. Une ferme inhabitée prêtée par un fermier, servira d'abri aux 24 jeunes qui allaient y passer un mois de vacances.

Michel Richelmy continuera à développer son activité dans bien des domaines choisis. Il s'agira d'abord des centres de vacances et des secteurs du sport, des loisirs et de l'éducation populaire.

Par la suite, d'autres initiatives verront le jour et se développeront. Il en sera ainsi des camps d'adolescents et même d'une compagnie théâtrale appelée « Tête d'Or ». C'est le 17 janvier 1980 que cette Compagnie, composée d'amateurs, s'ouvrira en un lieu définitif, à Lyon. Elle reprendra son indépendance en 1985, mais, auparavant, la troupe s'était rendue à Paris, en Juin 1980 pour interpréter avec un réel succès, « Les Caprices de Marianne ». La qualité de cette Compagnie s'était affirmée avec le temps.

Ce Centre ne se voulait pas uniquement un centre de loisirs. Il avait une vocation sociale qu'il concrétisa de plusieurs façons. La restauration des taudis débutera, elle, avec une équipe de volontaires, dès 1952.

Ce Centre, qui avait été déclaré officiellement le 20 juin 1948, avait, jusqu'au 22 janvier 1950, porté le nom d'Athéna, déesse grecque de la culture, le responsable ayant succombé à son charme.

Le choix du nom actuel a été fait par un groupe dynamique. Pour eux, qui liront, entre autres « Pilote de

guerre », un ouvrage qui sera un révélateur puisqu'il leur donnera l'occasion de méditer sur la paix, la guerre, la fraternité, la responsabilité, le don de soi.

Il manquait à cette association un bulletin, le premier à paraître sera « La Ligue » de janvier 1952 qui nous donnera des nouvelles de la vie du Centre.

Saint-Exupéry était un homme du XX^e siècle à la pensée hardie et féconde. Il désirait « Bâtir le monde » et il servira d'exemple au Centre qui porte son nom. Certes, le rayonnement d'un homme tel que lui a aidé au développement de cette fructueuse fondation.

Comme nous devons le constater, l'action socio-éducatrice n'a pas cessé de croître, puisque, après un demi-siècle, elle continue à vivre et à prospérer.

Aujourd'hui, quatre maisons d'enfants à caractère social, dont le Centre, assure la gestion et l'animation existent à Bully (Rhône), Mollon (Ain), Charolles et Blanzay dans la Saône et Loire. Elles sont habitées par 125 enfants victimes de carences familiales ou de troubles socio-affectifs. Jusqu'ici, 10.000 jeunes ont donc profité d'une fréquentation socio-éducative.

Ce Centre, situé 113, rue du 1^{er} Mars 1943 à Villeurbanne, mérite d'être connu et apprécié par tous ceux qui s'intéressent aux formes de la charité humaine.

Ce don de soi que l'écrivain-pilote avait fait sien, qui, mieux que Michel Richelmy nous en parle, puisque, dans un ouvrage dont il est l'auteur, publié en 1994, et qu'il a intitulé Antoine de Saint-Exupéry, homme synthèse dans le siècle, a choisi de nous énumérer les œuvres.

Il serait difficile de s'arrêter longuement sur le contenu de « Vol de nuit », « Terre des hommes », « Pilote de guerre », « Citadelle », que le Centre Saint-Exupéry a pu lire et connaître la force.

« J'ai besoin pour être de participer » nous déclare cet écrivain.

Ne devons-nous pas penser, également, que ceux qui ont travaillé à la réussite de ce Centre, sont, eux aussi, des modèles à admirer ?

ENTREVAUX

par Ariane Pucci-Pfändler

Ce dimanche matin 19 août 2007 je me réveille à six heures moins le quart. Je prends mon petit déjeuner et me lave les cheveux. À sept heures, Roland, mon mari, se réveille. Nous avons le projet ces derniers jours de prendre le train des Pignes qui va de Nice à Digne-les-Bains. Ce train s'appelle ainsi car à l'époque il était à vapeur et il roulait si lentement que le conducteur, disait-on, avait le temps de ramasser sur le trajet des pignes pour alimenter la chaudière. Comme nous nous sommes levés tôt nous concrétisons ce projet, mais il ne faut pas perdre de temps, car le train part à neuf heures moins dix de la gare des Chemins de Fer de Provence à Nice. Nous prenons la voiture de Monaco à Nice où nous avons la chance de pouvoir la garer dans un parking qui jouxte la gare.

Le train traverse d'abord la ville et s'engage dans des rues avec des feux rouges. Ensuite c'est la zone avec ses déchets et puis la zone industrielle du Plan du Var. La récompense vient plus tard lorsque nous sillonnons les vallées en suivant le cours d'eau du Var peu important car la sécheresse sévit. Celui-ci est bordé de rocailles à partir desquelles la végétation monte sur les collines de part et d'autre. Cette vallée est plus large que celle de la Roya qui se situe à l'Est de Monaco alors que celle du Var est à l'Ouest. Je suis de bonne humeur. Je me sens libre comme l'air. Nous avons juste un sac à dos chacun avec une bouteille d'eau et un coupe-vent. Le train nous secoue un peu, beaucoup... pas du tout et recommence. Nous sommes en prise directe avec la réalité concrète du terrain. Nous nous retrouvons presque quarante ans en arrière bien que nous n'ayons pas pris le train à vapeur qui fonctionne encore de Puget-Théniers à Annot.

Nous arrivons à Entrevaux dont un guide touristique promet de magnifiques travaux de Vauban. Un spectacle grandiose s'offre à nous. D'un côté sur la hauteur un immense éperon rocheux naturel traverse le ciel et de l'autre côté un chemin fortifié mène à la citadelle tandis qu'à leurs pieds un pont-levis enjambe le Var. Entre deux, Entrevaux ! le village aux couleurs grises rosées. Une parfaite unité règne, une beauté où la modernité n'a pas fait effraction. Rien ne trouble l'équilibre des formes

et des couleurs où pierre et végétation se mettent mutuellement en valeur. Il est dix heures et demie. Nous avons goûté déjà à cette impression d'ensemble si harmonieux.

Maintenant l'heure est à l'action. Nous voulons atteindre la citadelle juchée sur la crête de la colline sur le flan de laquelle un chemin fortifié zigzague avec une forte déclivité. Il est annoncé vingt minutes de marche. Nous avons de bonnes chaussures, les miennes avec un talon de quatre à cinq centimètres pour soulager la tendinite du talon d'Achille dont je souffre depuis quelque temps. Mais la motivation d'atteindre cette citadelle est si forte que j'en oublie cette faiblesse et la douleur qu'elle peut engendrer. Mais attendez ! Pour avoir le droit de faire cet effort il faut payer trois euros afin que s'ouvre le portillon permettant d'accéder à l'ascension... Nous commençons à grimper en nous mettant autant que possible à l'abri du mur de fortification du chemin car le soleil cogne. Roland et moi montons à peu près à la même allure. En trente-huit ans de vie commune, nous avons eu le temps de nous adapter l'un à l'autre pour les choses essentielles et pour les plus simples aussi, comme la nourriture, la marche, les horaires... Pour un dimanche du mois d'août, il n'y a pas foule, mais nous ne sommes pas seuls non plus. C'est idéal. Parfois des personnes nous doublent et d'autres fois nous les rattrapons. C'est aride, mais il y a une certaine exaltation à faire cet effort avec le but d'atteindre la citadelle. Elle était imprenable à l'époque.

Nos muscles travaillent et nous arrivons à la citadelle où nous attendent des pièces climatisées par l'épaisseur de leurs murs. Quel plaisir ! Nous pouvons aussi nous asseoir sur un banc. Une femme en face de moi saigne du nez. Est-ce la chaleur ou l'effort ou les deux à la fois ? Je remarque aussi qu'elle porte des chaussures plutôt citadines que de citadelle ! Nous explorons les lieux. Deux salles ont chacune une cheminée adossée l'une à l'autre. Le panorama est superbe, un cirque de montagnes à 360° que nous voyons à travers les meurtrières par fractions. Le silence aussi est de grande qualité. Roland a disparu. Il revient en me demandant si j'ai vu la



Dessin de Francine Carpentier

petite chapelle. Je ne suis pas encore allée dans ce lieu sacré. J'y entre. Les couleurs et les formes d'un vitrail jouent avec la lumière, trouant la pénombre. Sur une tablette, quelques revues sont disposées, très peu. Un mot écrit dit que l'on peut se servir. Je consulte les titres des articles en première de couverture.

Un texte intitulé « L'art contemporain à l'heure de la mondialisation » attire mon attention. Il est signé : Laurent... Je suis seule dans le silence de la minuscule chapelle et je me souviens que j'ai aimé Laurent quand j'avais dix-huit ans. C'était mon premier amour. Et quarante ans après je retrouve son nom dans ce lieu sacré. Une seconde avant je ne pouvais imaginer penser à lui. C'est si loin. C'est si présent à cet instant miraculeux. C'est au plus profond de moi, mais c'est dans le souvenir maintenant. Je prends la revue et la mets dans mon sac. Ce moment intangible est comme imprimé dans ce recueil qui date de mai 2007, mois de mon anniversaire. Il y a des coïncidences... Le hasard n'existe pas m'a dit une amie. Une autre amie m'avait dit qu'elle avait fait une retraite à Entrevaux et qu'elle aimerait y retourner. C'est un peu pour cela que j'ai décidé de m'y arrêter.

Des liens se créent et chacun dans cette chaîne est indispensable, est indispensable aussi à mon histoire. J'ai toujours été frappée par le fait que Laurent était l'anagramme phonétique de Roland. Laurent de mes dix-huit ans, Roland avec qui je vis depuis trente-huit

ans. Je n'ai pas trouvé d'équivalent linguistique avec deux autres prénoms en langue française... Mon prénom Ariane, aussi, est important. Quand j'avais environ quarante ans, j'ai reçu de Laurent un carton d'invitation à un vernissage d'une exposition de ses peintures et ce carton représentait un labyrinthe... Était-ce le hasard ? J'avais répondu de façon un peu détachée que j'irais à une de ses expositions quand elle serait plus proche de mon lieu de résidence. Il n'y a pas eu d'autres cartons d'invitation. Je trouve que la peinture aux couleurs délicates et aux formes structurées de Laurent est à l'image d'Entrevaux...

De retour à Monaco, Roland et moi allons directement aux urgences de l'hôpital car une irritation à mon doigt s'est transformée dans la journée en un véritable abcès qui me fait mal. Le médecin dit que ce n'est pas méchant et me fait une ordonnance pour me soigner. Ce que j'appelle abcès, ici, s'avérera être un panari coiffé d'un beau botryomycome ce qui fait partie tout simplement de la famille des bobos ! « Il faut crever l'abcès » m'avait écrit Laurent dans sa déclaration d'amour à l'époque et j'avais trouvé la formule peu ragoûtante. Étrangement un abcès s'est déclaré à mon doigt pendant ma visite à Entrevaux. Qu'est ce qui se noue entre nous et que vaut Entrevaux quand les mots jouent entre eux au fil des sentiments...

Corinne ROEHRIG

MAUVAISE DONNE

Prix Armand Lunel du P.E.N. Club de Monaco 2007

Pour cette deuxième édition du “Prix Armand Lunel”, organisé par le Centre P.E.N. de Monaco, le règlement a été modifié. Il y a été stipulé que le texte devait être exclusivement en prose et d’une longueur comprise entre 60 et 75.000 signes. La référence à Monaco dans le corps du texte n’a plus été exigée. Ces modifications ont été apportées afin de permettre à un plus grand nombre d’auteurs de participer à ce Prix. Le règlement a été diffusé au Centre P.E.N. International pour une large communication et directement à divers Centres de langue francophone. Le résultat a été un plus grand nombre de participants et un niveau général très élevé.

Le Jury a retenu l’œuvre de Corinne Roehrig, “Mauvaise donne”, qui a obtenu la majorité des voix dès le premier tour.

Elle m'a encore dit non. Elle me dit toujours non.

Pourtant, aujourd'hui, la partie s'annonçait facile, elle était pleine d'entrain. J'avais mis la table avant qu'elle le demande, j'avais vanté bruyamment son poulet, juste avant de demander si je pouvais passer l'après midi chez Eléonore.

Non.

J'ai pas l'impression, pourtant, de demander la lune !

Une discussion avec ma mère, c'est une partie d'échecs, il faut garder plusieurs coups d'avance. Dans les situations délicates, j'écris le scénario, j'envisage toutes les objections.

Là, j'ai un problème: dans trois semaines, Elo va avoir quatorze ans et elle fait une grande fête jusqu'à minuit. J'ai l'estomac en vrille à l'idée de la question : « est-ce que je peux y aller ? ».

Mon meilleur argument, c'est mes notes. J'aurai mon bulletin demain, et il sera très bon. Je connais par cœur la scène du bulletin. Elle brandit l'enveloppe du collège avec un « ah ! » soupçonneux. Elle la déchire, elle aiguise son regard et détaille les appréciations, matière par matière. Et puis elle le pose avec dédain sur la table. Je suis la meilleure élève de la classe. Je n'ai pas de mauvaises notes. Je ne veux plus lui faire ce plaisir.

Ma mère déteste celle d'Elo. Elle dit que nous ne sommes pas du même monde, ils ont de l'argent, une belle maison, ils se moquent de moi.

Tu parles. Je suis toujours reçue là-bas comme si j'étais leur troisième fille, mais elle suggère perfidement que lorsque je suis partie, ils se payent ma tête.

La première fois qu'elle m'a seriné ce couplet, j'étais sonnée. Elo et moi, on se raconte vraiment tout, on s'est juré fidélité et silence, et sous la torture on n'avouerait rien. Je l'ai crânement affirmé à ma mère, pour effacer ses insinuations. Elle a ri, et elle s'est lancée dans une démonstration abracadabrante, où j'étais la bêtasse crédule, Eléonore et sa mère des sorcières méprisantes.

J'étais outrée, j'ai bondi, donné des contre-exemples. Elle a changé de disque, en montant le son, en me traitant d'imbécile heureuse et aveugle, qui ferait mieux de s'interroger et d'écouter sa mère qui avait payé pour savoir qu'il fallait être méfiante. Elle a joué les diseuses de mauvaise aventure, avec déceptions cuisantes à la clé.

Et puis, comme d'habitude, elle m'a dit « file dans ta chambre, tu m'énerves ».

J'étais folle de rage. Elo et sa mère, des hypocrites ! Ma sœur de lait, qui me ferait des risettes pour mieux ricaner dans mon dos ? Débile. Je n'ai pas dîné, ce soir-là, j'ai fait comme maman, j'ai dit que j'avais mal au crâne. Papa est venu me border avec son bon sourire, je devais faire pitié, il a dit « tu as l'air vannée, pauvre puce ».

La lumière éteinte, j'ai pleuré des litres, sans bruit, le nez dans l'oreiller. J'avais retourné le problème dans tous les sens, je m'étais repassé le film de nos dernières rencontres pour trouver des indices de perfidie. On papotait, on faisait des blagues idiotes. Circulez, y a rien à voir.

Ma mère devait avoir de bonnes raisons, tout de même, pour me faire un sermon pareil. Une longue expérience ?

A force de creuser, j'ai commencé à douter. Un petit filet de vent glacial a soufflé dans ma tête, il a amené des gros nuages gris, des images déformées. Cette allusion, l'autre jour, quand elle a vu mon goûter : « tu manges ça, toi ? » : étonnement, ou mépris ? Ce refus de me passer sa tunique bleue, c'était vraiment parce que le bleu ne me va pas ou parce que c'était trop beau pour moi ? Cet échange de regards avec sa mère, quand j'ai dit que je n'étais jamais allée au ski, vraie surprise, ou crasse en stock ?

A regarder de près, n'importe quel geste pouvait avoir un double sens, tout s'embrouillait. Qu'est-ce que j'allais devenir si ma mère avait raison, si c'était une menteuse ? Un chagrin d'amitié, on en guérit ?

J'aurais voulu un cachet pour dormir. Je me répétais : trahison, trahison. Les idées noires, ça épuise les larmes et le corps, mais le cerveau continue son cinéma. J'ai fait des rêves affreux, pleins de toiles d'araignées gluantes.

Au matin, j'étais crevée, papa m'a proposé de rester à la maison. A l'idée de ruminer toute seule, j'ai refusé. Fallait que je vérifie.

Comment me comporter avec Eléonore pour résoudre l'énigme ? Poser des questions piège, ou tout lui cracher en bloc ?

J'ai été désagréable, par réflexe, quand elle est venue vers moi je lui ai dit sèchement qu'il fallait me laisser tranquille. Elle a eu l'air d'avoir de la peine, mais elle m'a laissée. Elle se serait vraiment souciée de moi, elle aurait insisté, non ?

J'étais barbouillée, je me suis réfugiée à l'infirmerie. L'infirmière est une douce, ronde, habillée en rose. Une vraie dragée. Rien qu'à la regarder, on a un goût de sucre dans la bouche, on tétouille machinalement, on va mieux. J'ai pas sorti deux mots, j'ai pleurniché nerveusement. Elle m'a installée dans le lit, a jugé que je n'avais mal nulle part et m'a caressé la main en attendant que ça passe. Je me suis endormie.

A mon réveil, Eléonore était là. Elle me tenait la main, l'infirmière était sortie. Elle avait l'air triste, mais je n'étais plus dupe. J'ai retiré brutalement ma main de la sienne, et elle m'a demandé d'une voix tremblante « je t'ai fait quelque chose ? ». Je la regardais durement, et elle ne savait plus où poser ses yeux, perdue, reniflante. Un regard comme on en voit qu'aux chiens, mouillé, en attente d'un petit signe. J'ai craqué et je l'ai prise dans mes bras. Je lui ai dit qu'il fallait qu'on parle, ce midi. Elle m'écoutait, gravement. L'infirmière a ramené son blessé, elle nous a gentiment poussées dehors en nous rappelant qu'elle était là toute la journée.

On est allées dans un coin du préau. Eléonore ouvrait tout grands ses beaux yeux bleus. Comment cacher des mystères dans des yeux si clairs ?

J'ai posé des questions générales. Qu'est-ce que tu penses de ma famille ? De mon appartement ? Pourquoi t'as pas voulu que j'essaie ta tunique bleue ? Pourquoi vous vous êtes regardé comme ça, avec ta mère, pour les sports d'hiver ?

Si ça avait été possible, Eléonore aurait ouvert ses yeux encore plus grand, mais ils étaient au max. Elle répondait, sans essayer d'en savoir plus. J'ai joué les détectives pendant au moins vingt minutes. Après chaque réponse, je me sentais un peu plus nouille. Qu'est-ce que j'étais allée imaginer ? Elle était transparente. Quand j'ai été persuadée à mille pour cent de mon erreur et de ma crétinerie, j'ai poussé un soupir de baleine et je me suis tue, tête basse. Elle a posé sa main sur la mienne avant de murmurer « qu'est-ce qui s'est passé ? »

Je n'ai pas pu mentir, je lui ai raconté la scène de la veille. Elle avait l'air gênée. Elle m'a assuré qu'elle m'aimait beaucoup. On pouvait téléphoner à sa mère, tout de suite, avant qu'elle la revoie, pour que je sois bien sûre que je pouvais avoir confiance, qu'elles n'étaient pas de mèche. Elle proposait qu'on crève l'abcès toutes les quatre, les deux mères et les deux copines. L'idée m'a enthousiasmée quatre secondes. Si ma mère avait des a priori si forts qu'elle me les avait collés en une discussion, elle n'allait pas les laisser tomber en un clin d'œil. Au contraire, elle trouverait le moyen de les alimenter.

On ne savait plus trop quoi se dire, les déclarations d'amitié à treize et quatorze ans ça passe par les yeux, par des regards timides, en coin. On n'allait pas se rouler une pelle. La sonnerie a retenti et on est retournées en cours, étourdies.

Et puis elle m'a posé une drôle de question : « elle est malheureuse, ta mère ? ». Moi j'aurais dit gueularde et peau de vache, mais malheureuse, non.

Depuis je parle moins d'Eléonore à la maison. Je teste d'autres noms, j'observe les réactions. J'apprend à exprimer des opinions juste pour voir quel effet elles font. J'ai l'impression d'être une espionne à la solde de l'ennemi. Mais l'ennemi, c'est moi, aussi. C'est compliqué. C'est désagréable.

Bref, pour l'anniversaire d'Elo, c'est pas gagné.

Il faut que je la mette en condition, ma chère maman. Je vais lui distiller des confidences qui la mettent en valeur, par ricochet. Je lui ferai jurer de garder le secret et je lui divulguerai quelques histoires que tout le collège connaît déjà. Clara qui prend la pilule, Juan qui s'est vanté d'avoir essayé le pétard. Automatiquement, elle devrait en tirer la conclusion qu'elle a de la chance d'avoir une fille comme moi ! Enfin, j'espère.

Il faut aussi qu'elle ait des petits plaisirs, qu'elle s'offre un pull, qu'on lui fasse des compliments. Je dirai à papa de lui offrir des fleurs. Je remarquerai devant lui qu'elle a vraiment bonne mine, pour qu'il lui répète. J'irai en repérage au centre commercial, pour savoir dans quelle boutique l'entraîner, le moment venu. Une mimique d'extase lors de l'essayage, et elle rosit, elle tournicote devant la glace, elle dit d'une voix de gamine « tu crois, vraiment ? ». Il suffit d'ajouter, la main sur le cœur « tu fais encore plus jeune que d'habitude... papa va adorer ». Après, une fois qu'elle a sorti sa carte bleue, c'est du gâteau : on a environ droit à une demi-journée de ramollissement général pour caser ses demandes.

Je suis devenue une pro de la manipulation. Je n'en suis pas très fière.

Je me sens bizarre, mauvaise, de préparer mes coups en douce. C'est ma mère, après tout. Mais elle ne me laisse pas vraiment le choix. Je suis sa fille, après tout.

Je voudrais savoir ce que je lui ai fait.

Quand je suis née, elle avait dix-neuf ans. Elle dit que je lui ai volé sa jeunesse. Dès le début j'ai été difficile. Quand je mesurais deux millimètres, j'étais déjà encombrante ?

La grossesse a été difficile. Longue, une grossesse d'éléphante. Elle vomissait, elle avait mal au dos, au bide, elle avait des boutons, des brûlures, elle ne pouvait pas dormir, elle était épuisée, gonflée comme le bonhomme Michelin, affreuse, elle se cachait.

L'accouchement a été terrible. Vingt heures de douleurs récitées à chaque nouvelle connaissance comme l'épisode incontournable du feuilleton familial.

L'allaitement a été une épreuve. Elle n'avait pas assez de lait, j'étais affamée, elle a eu des plaies, on dit des crevasses, comme dans la neige, mais en plus petit.

Moi, mes enfants, je les adopterai. Je n'aurai pas un tas de trucs à leur reprocher dès leur premier cri.

Je me sens coupable.

Certaines mamans s'extasient sur leurs enfants. Dès qu'ils sont dans leur ventre, elles les appellent mon amour, mon chaton. Mais tous les bébés ne sont pas pareils. C'est comme la taille ou la couleur des cheveux, il y a une part de chance. Il y a les gentils et les autres.

Le biberon non plus, je n'en voulais pas. Je buvais un peu, je me raidissais, je recrachais, je hurlais. Pendant un mois j'ai joué cette comédie, on m'a hospitalisée. Ma mère a fait une dépression nerveuse. C'est ma grand-mère maternelle qui m'a prise en mains. Avec mamie, ça allait, elle avait l'habitude, elle a eu quatre enfants.

On vivait tous dans la même maison, sauf papa, qui terminait ses études à Lyon.

Bien sûr je ne m'en souviens pas, mais elle s'applique à tout ressasser, ma mère, comme si on ne devait oublier aucune souffrance.

Quand elle a été guérie, maman est rentrée à la mairie comme secrétaire. Elle aurait voulu être styliste, mais elle devait gagner notre vie, elle n'a jamais repris ses études.

On s'est installées avec papa quand j'avais deux ans et demi. J'ai commencé l'école quelques mois plus tard. C'est mamie qui me gardait le soir, le week-end, les vacances. Et plein d'autres semaines.

Ils avaient besoin d'être seuls, les amoureux. Ils allaient à Marrakech, à Rome. Ridicule de m'emmener, j'étais trop petite. Papy et mamie avaient du temps pour moi.

L'année de mes cinq ans a été un calvaire. Mon grand-père est mort, ma grand-mère a quitté la ville. Mes parents m'avaient à temps plein avec eux.

Ma mère était enceinte de Justine.

L'enfer a commencé, j'ai pris un abonnement à la solitude.

J'étais seule dans ma chambre, dans mon bain, seule devant la télé.

Quand j'étais chez ma grand-mère, j'étais dans ses jambes, je faisais tout comme elle. On était bavardes comme deux pies, je racontais ce qui s'était passé à l'école, elle se passionnait pour ma vie de microbe.

J'ai fait pareil avec maman. Mais elle avait envie d'être tranquille. Pour se détendre après le travail, elle écoutait la radio. Elle me faisait taire. Après ! Plus tard ! J'ai pas le temps ! Tais-toi, à la fin.

Elle ne s'intéressait pas à mes cahiers, à mes activités. Elle oubliait les dessins que j'avais faits pour elle.

Comme mamie était partie, j'allais attendre maman chez Madame Germain. La première fois qu'elle m'a oubliée, j'ai eu très peur. J'ai cru qu'elle avait eu un accident, comme papy. Je tremblais tellement que la nourrice s'est inquiétée a téléphoné à la maison. Elle y était, et je l'ai entendu dire, tranquillement : « Oh ! Flûte ! Je l'avais oubliée ! ». Madame Germain a plaisanté sur la mémoire flageolante de ma mère. Rien à faire. Je l'attendais derrière la porte et je lui ai sauté dessus comme une folle quand elle est entrée. Surprise, elle s'est laissé enlacer trois secondes, après elle m'a repoussée, avec un « C'est quoi ce cinéma ! ». Elle devait avoir honte. Madame Germain m'a pris la main, et puis elles se sont fait des salamalecs pendant cinq minutes.

La deuxième fois, je n'ai rien dit. Je me suis simplement recroquevillée en regardant l'horloge. Si la pendule s'était arrêtée, mon cœur se serait arrêté. Madame Germain a téléphoné, elle a dit « je m'excuse, j'arrive ». Quand la porte s'est ouverte, je me suis jetée dans ses bras. Elle a froncé les sourcils, en disant « ce n'est rien, voyons ! ». Elle a fait des kilos d'excuses à Madame Germain. A moi, rien.

On a pris l'habitude, Madame Germain et moi, d'attendre en se regardant peureusement. Elle craignait autant que moi qu'on m'oublie pour de bon.

Mais quand elle réclamait ses heures sup, c'était encore moi qui prenait, parce que je coûtai cher, qu'elle en avait marre de se serrer la ceinture. Elle était contente que je passe en cours préparatoire, je me débrouillerais pour rentrer toute seule de l'école. A six ans, c'est la règle. C'est la grande école, on n'attend plus l'heure des mamans, on peut s'en aller comme un grand. Un grand tout petit à l'intérieur.

Malgré mes pleurs, malgré les inquiétudes de la nourrice, de mamie, malgré leurs propositions, c'est ce qu'elle a fait, dès le premier jour.

Pour papa, pas très au courant des détails pratiques, elle a arrangé la vérité. Elle lui a assuré que je ferais la majeure partie du chemin avec d'autres familles, en sécurité. Pendant qu'elle présentait sa version, elle me fixait droit dans les yeux pour s'assurer de mon silence. Quand papa m'a demandé si j'avais peur, j'ai répondu non, en regardant mes pieds pour ne pas pleurer.

Pendant les derniers jours de vacances, elle m'a entraînée avec acharnement à repérer le chemin, à traverser. Elle attachait ma clef à un long cordon, caché sous mon pull. Je devais la sortir pile devant la porte, s'il n'y avait personne dans l'escalier, des fois qu'un cambrioleur me suive. Interdiction de parler aux étrangers. Quel programme !

A quatre heures et demie, ce lundi de septembre, il n'y avait vraiment personne qui m'attendait. Même pas le jour de la rentrée. J'ai fait la fière devant mes copines, mais j'avais mal au ventre. Je suis partie avec Maéva et son grand frère Sébastien, ils bifurquaient au bout de trois cents mètres. Sébastien trouvait ma mère un peu dingo. J'ai pris sa défense, elle savait ce qu'elle faisait, elle avait confiance en moi....

Ce premier retour s'est bien passé. Mon cœur battait à 300 à l'heure, la clef ne voulait pas glisser dans la serrure, ma main tremblait, et puis, ouf, j'ai réussi et je suis rentrée. J'ai poussé le verrou et je me suis assise par terre pour récupérer.

Je restais seule une heure et demie. Maman avait tout prévu « Après le goûter et les devoirs, je te donnerai des petites tâches pour aider dans la maison ».

J'ai pris l'habitude de mes trajets solitaires, de mes retours solitaires.

J'ai commencé mon boulot de ménagère. Au début, ça m'amusait, je jouais à la grande, j'en faisais plus que prévu, pour faire plaisir à maman. Quand elle rentrait, elle vérifiait d'un coup de son œil laser que tout était propre. Souvent elle était mécontente : il restait de la poussière dans un coin, les torchons étaient mal étendus. A la longue, j'ai joué celle qui était concentrée sur un livre, un cahier de classe.

Des fois, rarement, elle chantonnait, elle me souriait en rentrant, elle me passait la main dans les cheveux.

Ces jours là, je l'aimais très fort, maman.

Comme je travaillais vite, j'ai commencé à m'ennuyer. Interdit d'allumer la télé. Une ou deux fois elle était rentrée plus tôt, pour vérifier ce que je faisais. Depuis, la trouille de la voir revenir par surprise suffisait à me faire obéir.

C'est là que j'ai commencé à dessiner. Et à lire le dictionnaire.

C'est sans doute ma mère qui m'a donné envie de dessiner. Je la voyais griffonner des modèles de robes, de chapeaux. Elle avait un coup de crayon rapide, précis, un goût génial pour les assemblages de couleurs. Je les trouvais magnifiques, ses croquis. Je lui disais que c'était des œuvres d'art. Je l'encourageais à continuer, papa aussi, mais des fois nos compliments la rendaient triste, elle nous envoyait balader avec des « ah si seulement »

Moi je faisais des châteaux, des bouquets de fleurs. J'ai commencé à imiter les héros de bande dessinée, c'était pas facile, je tirais la langue avec application. Je les montrais de moins en moins à maman, la plupart du temps elle ne voyait que leurs défauts. « Les oreilles de Mickey sont ratées ! Regarde-moi ces pieds ! Il chausse au moins du soixante, avec toi ! »

C'est dans les moments où j'étais découragée par mon manque de talent artistique que je suis tombée amoureuse du dictionnaire. Pour un motif peu avouable. Je devais avoir huit ans, et je cherchais « cumulus », quand je suis tombée, à la page d'avant, sur « cul ». Jamais je n'aurais imaginé qu'un dico parle comme ça ! J'ai tout lu, de trou du cul à lèche-cul jusqu'à péter plus haut que son cul. Je me suis régälée des synonymes : baba, pétard, lune, derche !

J'ai immédiatement adopté faux cul pour ma mère. J'ai découvert d'autres gros mots : gagneuse, catin, maquereau,... Quels bons moments !

Mon vocabulaire y a beaucoup gagné, en mots pas fréquentables, d'abord. « Qui t'a encore appris cette ordure ? ». Pas question d'avouer que le coupable était l'outil de travail qui trônait sur mon bureau. J'ai inventé une bande de « caillera », des grands du collège voisin qui nous en jetaient des tonnes par dessus le grillage.

Au fur et à mesure, les mots sont devenus des compagnons, des béquilles. Avec des synonymes, on croit maîtriser le monde. Et puis quand un enfant est plongé dans un dictionnaire, on hésite à le rabrouer, on lui fiche la paix. Paix, repos, tranquillité, réconciliation.

Une fois, je devais avoir huit ans et demi, j'ai trouvé un carnet de croquis de ma mère, des silhouettes de mode. Je les ai recopiées, fidèlement, ajouté des couleurs. Dès que ma mère a franchi la porte, je les lui ai plantées dans les bras. Elle a pâli. « Ce sont mes dessins ? ». « Non, juste une copie, avec un peu de peinture, pour faire joli ». « Et pourquoi as-tu fait ça ? ». Je n'ai pas senti arriver la catastrophe. Pensant lui faire plaisir, j'ai ânonné « J'aime tes dessins et je voudrais faire comme toi ». Je voulais parler de ses qualités de dessinatrice ; elle a compris que je voudrais devenir styliste.

Elle est devenue rouge brique, elle suffoquait, elle tremblait, elle a déchiré mes feuilles avec violence et me les a jetées à la figure.

« Je t'interdis, tu m'entends, je t'interdis de faire ce métier ! C'est à cause de toi que je ne l'ai pas fait, à cause de toi, et de ton abruti de grand-père ! A cause de toi que je me contente de faire des courriers imbéciles, tous les jours, au lieu de travailler dans la mode, mon rêve ! Tu me cherches, tu n'es qu'une méchante, une malfaisante, une sale fille ! »

Je m'étais mise à sangloter, submergée par cet imprévu.

Papa est arrivé, elle hurlait en pleurant, je pleurais dans mon coin, c'était l'apocalypse. Il ne savait pas laquelle consoler en premier, mais il a choisi maman. Elle lui a montré les feuilles déchirées, elle répétait, les poings serrés, le visage crispé : « la petite salope, la petite salope ».

Il m'a envoyée d'un geste dans ma chambre, en disant « j'arrive ».

Il y a eu des éclats de voix, et le silence est revenu.

Papa a été gentil, mais il m'a bien expliqué qu'il ne fallait pas que je mette maman dans cet état, que ça lui faisait du mal. Bien sûr elle ne pensait pas ce qu'elle disait, les insultes c'est parce qu'elle était en colère. Mais il n'était plus question que je la copie, elle voulait jeter ma peinture et mes feutres. Je me suis remise à pleurer, c'était injuste, tous les enfants avaient au moins le droit de dessiner.

Alors papa m'a fait promettre de ne plus dessiner de mannequins, de robes, et qu'il allait voir ce qu'il pouvait faire, mais qu'il n'était pas sûr.

J'ai été privée pendant un mois, pour m'apprendre à être prévenante et à respecter ma mère.

Un mois pendant lequel elle ne m'a pas adressé la parole, un mois pendant lequel elle me jetait la nourriture comme à un chien. Papa a essayé de prendre ma défense. Elle lui a demandé de choisir son camp. Choix : résolution, alternative. Dilemme.

En un mois, j'ai fait de gros progrès en vocabulaire.

Je voudrais bien savoir ce que je lui ai fait et que ma sœur ne lui a pas fait.

Un jour, papa a déclaré « grande nouvelle, Valérie est enceinte ». Papy a quitté le salon. J'étais horrifiée à l'idée du cauchemar qui attendait maman, les douleurs, tout ça, mais elle, pas du tout !!

Papy est rentré et il a dit : « je me fais du souci pour Delphine ».

Maman a bondi :

- Delphine, toujours Delphine, sans toi...

- Valérie, tais-toi ! a crié mon grand père.

- Bon, on s'en va. Viens, Michel.

Décidément dans cette famille la venue de bébés posait des problèmes.

Je n'en revenais pas. Depuis toujours j'avais entendu maman dire qu'avoir un enfant c'était une galère à ne pas souhaiter à sa pire ennemie !!!

Bizarrement, ils avaient beaucoup de chagrin, mes grands parents.

Avec Papy, on s'adorait, on se serrait joue contre joue. Il m'inventait les histoires de Kamal, un explorateur débile. Comme chasseur, il était nul, mais comme clown, terrible.

C'est en rentrant de chez maman qu'il s'est tué. Il a raté un virage.

Accident : choc, calamité. Malheur.

Tout le temps de sa grossesse, j'ai observé maman : elle ne vomissait pas, ne se plaignait pas. Je n'avais plus le droit de l'approcher. J'aurais bien aimé caresser la grosse bosse, comme papa. C'était joli à voir.

Le médecin a dit que c'était une fille. Papa espérait qu'elle ressemble à maman, maman préférait qu'elle soit blonde aux yeux bleus comme lui. Moi je suis brune avec les yeux marron. Si je demande à qui je ressemble, mamie répond « à papy ».

Maman aurait préféré avoir un garçon, la première fois. Une deuxième fille, quelle tuile ! Je lui ai demandé si elle était déçue : non.

Il y en avait une qui avait de la chance. Elle ne faisait aucun mal à maman, on voulait bien une fille, et on lui avait choisi un prénom splendide : Justine. Le prénom d'une arrière grand-mère. Et Delphine, ça vient d'où ?

Maman et papy n'arrêtaient pas de se chamailler, papa essayait d'arranger les choses.

C'est compliqué, la vie d'adulte.

Un jour, maman a annoncé qu'ils allaient se marier. Je croyais qu'il fallait se marier avant d'avoir des enfants ? Avec ce mariage la guerre a continué entre papy et maman.

Papy a décidé qu'il ne parlerait plus à sa fille tant qu'elle n'aurait pas changé d'avis. A quel sujet ?

Il n'a pas connu ma sœur, papy. Quand elle est née, il boudait. Un mois après, il mourrait.

Justine est née l'après midi, « comme une lettre à la poste » a dit papa.

On a foncé à la clinique, sans papy. Maman avait l'air heureuse, Justine tétait, peinarde. Je l'ai trouvée vilaine, avec ses yeux bouffis et son crâne chauve.

Tout le monde s'extasiait sur ses dix doigts, le fait qu'elle ait un nez et deux oreilles, qu'elle ressemble à son père, mais avec tout de même quelque chose de sa mère.

J'ai demandé si tous les bébés étaient aussi moches.

Maman a été la plus rapide pour répondre que non, moi j'étais *vraiment* moche.

J'ai eu beaucoup de peine. Pour les consolations, c'était trop tard.

Les tétées et les nuits se sont bien passées. Justine était un amour. Quelle poisse.

Maman a fait zéro dépression, sauf pour la mort de papy.

Papa est arrivé, les yeux humides, qu'il m'a prise dans ses bras et m'a serrée très fort. Il répétait « ton grand-père, ton grand-père » « Il a eu un accident Il est parti ». Parti où ? « Au ciel ».

On a filé chez mamie. Elle avait l'air d'avoir cent ans. Elle était ratatinée par le mal, décoiffée, ses yeux clairs encore décolorés par des ruisseaux de pleurs.

Elle est venue chez nous. Larmes et silence pour tous. Même Justine se taisait.

Elle a voulu que je vienne au cimetière, pour dire au revoir à papy.

Il y a eu la messe, avec des paroles tristes, des gens tout en noir.

J'étais hypnotisée par le cercueil et je l'ai vu bouger, alors j'ai crié de peur dans l'église, tout s'est arrêté, tout le monde s'est tourné vers moi en me faisant les gros yeux.

Papa m'a entraînée dehors, il m'a dit qu'il fallait respecter les morts. En quoi le fait de crier ça montrait que je ne respectais pas mon grand-père adoré ?

En sortant de l'église, malgré ses yeux tout rouges, maman m'a lancé un regard noir, elle m'a secouée en me murmurant de me tenir tranquille, sinon ! Sinon, quoi ? Mon grand-père était mort et en plus elle me menaçait alors que je n'avais rien fait de mal ! De l'injustice en plus du malheur ! C'était insupportable, j'ai commencé à brailler aussi fort que je pouvais, papa m'a amenée dans la voiture. Il m'a câlinée, et puis on est retournés au cimetière, au moment où ils descendaient le cercueil dans la tombe. J'ai couru aussi vite que j'ai pu, j'ai glissé et je suis tombée dans le trou, à cheval sur la boîte en bois. Il y a eu encore des hurlements, il a fallu remonter le cercueil, mais moi je m'y trouvais bien, je voulais rester là, contre lui, pour toujours. Mamie est venue me parler tout doucement, elle y arrivait à peine, je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Et puis elle est tombée dans les pommes, de tout son long sur les graviers. J'ai cru qu'elle était morte, elle aussi, j'ai lâché le cercueil pour me précipiter sur elle. Maman m'a flanqué une immense baffe, qui m'a fait reculer de deux mètres et m'a coupé le souffle. Ça m'a calmée net. Plus personne ne s'occupait de moi.

Mamie est revenue à elle doucement. Elle saignait de la tête, le rouge brillait sur ses cheveux blancs.

Ils ont remis le cercueil dans la tombe, tout le monde a jeté de la terre ou une fleur et les gens sont partis, il est resté mamie, papa et maman et Mathilde, la sœur aînée de maman.

Mamie s'est installée chez nous, elle n'osait pas rentrer chez elle. Je restais avec elle, on jouait aux cartes, je la peignais, je lui massais les pieds, on regardait la télé la main dans la main. Même devant les dessins animés, elle avait les yeux mouillés.

Un soir, elle a prévenu qu'elle allait liquider sa maison, partir chez Mathilde. Elle n'en pouvait plus d'être là ; maman a pris ça pour elle. Elle a dit sèchement « si tu ne te sens pas bien ici... ».

Elle avait trop mal, elle rencontrait papy partout. Chaque fois qu'elle croisait un voisin, ils parlaient du passé, et la peine revenait lui trouer la poitrine. Elle serait partie dès l'enterrement si je n'avais pas été là.

Ça me broyait le cœur de la voir partir, toute faible et malheureuse.

Un soir, je me suis relevée pour faire pipi, mamie essayait de faire promettre à maman quelque chose, en mémoire de papy. Elles étaient tristes toutes les deux, elles se mouchaient sans faire de bruit. Maman n'était pas seulement triste, elle était aussi en colère.

Après le départ de mamie j'ai fait la connaissance de Madame Germain, ma gardienne.

Un mois après mes parents se sont finalement mariés, sans cérémonie comme ils ont dit. J'ai eu la surprise de changer de nom. Avant, je m'appelais Leroy, mais maman m'a expliqué,

toute gentille pour une fois, que les enfants prenaient le nom du papa après le mariage. Dorénavant, je m'appellerai Duflo, comme papa, maman et Justine.

Maman m'a demandé de téléphoner à mamie pour lui dire. Ça lui a fait drôlement plaisir, à ma grand-mère. D'abord il y a eu un énorme silence dans le téléphone, j'ai cru qu'il ne marchait plus. Et puis elle m'a dit, en sanglotant : « tu feras un énorme bisou à ta mère, de ma part et de la part de papy, et tu lui diras merci, merci, merci ».

Mais elle n'a pas dit pourquoi, ni quand elle comptait revenir.

C'est grâce à toutes ces calamités que j'ai commencé ma carrière de solitaire.

Solitaire : esseulé, isolé. Abandonné.

Mes premières années de primaire, c'était le bonheur. J'avais des copines, j'aimais apprendre. A la maison, l'école ne passionnait personne. Quand je voulais raconter ma journée, la télé était allumée et les nouvelles du monde, très loin, pesaient plus lourd que ma vie, tout près.

Et Justine est entrée à l'école maternelle. Maman était surexcitée, elle en parlait sans arrêt. Elle était fière.

Justine était splendide, habillée de neuf de la culotte au manteau. Papa a trouvé qu'on en faisait un peu trop, maman a haussé les épaules. J'ai pensé profiter de l'aubaine. Rien, à part une remarque « tu vas grandir, ça ne sert à rien d'en changer ». Et Justine, elle va pas grandir ? Si, mais Justine, « c'est pas pareil ». J'avais remarqué.

Remarquer : constater, souligner. Relever. Relever l'injustice ?

Papa a perçu le décalage et m'a offert une trousse géniale. Maman a jugé que c'était un caprice.

J'ai demandé à mes copines si ça se passait de la même manière chez elles. Chez les plus riches, chacun avait de nouvelles affaires. Les derniers nés étaient souvent les chouchous. Souvent le père préférait sa fille et la mère son fils.

Une idée, pour rétablir l'égalité avec Juliette, c'était que maman ait un fils.

Je l'ai suggéré, sur le mode « ça ferait plaisir à papa de jouer au foot avec un fils ». Maman a demandé de quoi je me mêlais. Comme je lui rappelais qu'au début elle aimait pas les filles, elle a répondu « ça dépend des filles ! ». Papa a pris ma défense, ils ont crié tous les deux. Maman m'a envoyée me coucher en hurlant. Plus tard, papa est venu me voir, il a dit que maman était fatiguée, que ses mots avaient dépassé sa pensée. Toujours la même soupe.

Moi je voulais qu'on me fasse de temps en temps des compliments ou des bisous gratuits.

Quand on a eu nos cahiers, à la fin du premier trimestre, l'histoire a continué.

Regardez, mesdames et messieurs, regardez, les habitants du monde comment Justine *dessine* ! Un bonhomme avec trois yeux et des mains à un doigt ! Un prodige comme on en a jamais vu sur terre ! Une nouvelle forme d'art, inventée par une puce fa-bu-leu-se !

Maman a téléphoné à Mamie, ce qui était rare, pour tout exposer en détail. Avec la maîtresse, elles s'étaient félicitées toutes les deux des résultats de Justine, de son comportement, de ses talents de coloriste, de la volonté de Justine, de son entrain de Justine, de, de, de, de....

Assez.

Je tournicotais, j'écoutais, j'étais heureuse pour ma petite sœur, et j'attendais mon tour. Et ma mère se détournait de moi, elle effaçait mes regards et mes requêtes, elle m'oubliait, et le temps passait, passait. A force d'aller et venir, j'avais attrapé le tournis. Et puis tout s'est

brouillé dans ma tête, j'ai hurlé au visage de ma mère, tellement fort qu'elle en a lâché l'appareil de surprise.

ASSEZ !!!

J'ai ramassé le téléphone et j'ai juste eu le temps t'entendre ma grand-mère qui disait « Mon Dieu, Delphine, c'est toi qui a crié ? ». Mais ma mère avait réagi, elle avait raccroché le téléphone et elle me tapait sur la tête, sur le dos, de plus en plus fort, en répétant durement « j'en ai marre, marre, MARRE ! ». Elle tapait, j'étais tombée sur le tapis, elle continuait, je suppliais. Rien. Justine est entrée dans le salon, son mignon visage s'est crispé, et maman a retenu son bras.

- Qu'esse y a, manman ?

- Rien, mon ange, ta vilaine sœur est méchante avec maman.

Le téléphone a sonné, c'était mamie. Ma mère l'a rassurée, accusant ma jalousie démesurée. Elle s'est enfoncée dans le fauteuil et elle m'a dévisagée longtemps, d'un air effroyablement tranquille. J'étais incapable de soutenir son regard. La sentence est tombée. Interdiction totale de m'occuper de Justine, puisque j'étais une folle hystérique, pas une grande sœur normale. Cloîtrée dans ma chambre. Et pas un mot à ma mamie. « Maintenant, fous le camp. Disparais ».

Disparition : fin, suppression, mort.

Malgré papa, j'ai été bannie, enfermée comme une pestiférée.

Il a été horrifié des bleus que j'avais, il a soufflé « si la maîtresse voit ça elle prévientra l'assistante sociale ! » Ça chauffait, elle a pris son air de victime, elle bafouillait en pleurnichant, « Boui tu as raison mon chéri... ».

Tout en faisant son cinéma, elle a suggéré que c'est parce que j'avais levé la main sur elle qu'elle m'avait frappée. Ça m'a mise hors de moi, j'ai braillé « C'est pas vrai ! ». Elle en a profité : « Tu vois comment elle me parle.... »

Papa ne savait plus sur quel pied danser entre ses trois pleureuses. Il a pris sa tête dans ses mains, et je crois qu'il aurait pleuré lui aussi, s'il avait pas été un homme. Et puis il s'est levé et il est allé se servir une bière. Il était complètement dépassé.

Pourquoi est-ce qu'il la laisse faire ?

Après une période de paix, un soir, papa a sous-entendu que mamie pouvait venir, elle le proposait dans sa dernière lettre.

« Quelle lettre ? »

Il avait fait une gaffe. Avec un geste d'indifférence, maman a dit « oui, Delphine, tu as reçu une lettre hier, j'ai oublié de te la donner ».

« Tu peux aller la chercher, s'il te plaît ? »

« Plus tard, rien de nouveau, de toutes façons »

Le rien de nouveau, c'est qu'elle m'aimait toujours. Apprendre qu'on est aimé, c'est ébouriffant à chaque fois, tellement c'est bon,...

Elle disait aussi qu'elle viendrait bien, si on lui demandait.

Le lendemain, j'ai posé la question, papa a regardé maman, elle lui a fait un pauvre sourire et elle a dit « on en parlera tous les deux, tu veux bien, mon chéri ? »

C'est papa, bien sûr, qui est venu m'expliquer pourquoi mamie ne viendrait pas.

Il a attendu qu'on soit tranquilles, tout seuls. Il a versé un peu de miel sur mes qualités de grande fille, sur les soucis des parents,... Et puis il a dévié, il a dit que mamie faisait des choses bizarres, comme parler à sa télé. Au début, ça me faisait marrer, sauf quand il a insi-

nué qu'elle était dangereuse et un peu zinzin. J'ai contesté : pour une folle, elle était drôlement normale dans sa dernière lettre, et lui aussi il parlait tout seul dans sa voiture, alors ça prouvait quoi ? Il s'est énervé et a sorti son argument massue « ta mère est fatiguée ». Ben voyons.

Ma mère est rentrée au moment où je répétais : « mamie va mourir et je l'aurais pas revue ».

Elle a dit « bof, il n'y a pas de risque, c'est juste une vieille qui perd la tête ».

- Je te crois pas, elle est pas folle du tout, mamie !

- Mais si, ma petite, elle devient maboule, elle parle toute seule, elle ne trouve plus ses mots. Il paraît même qu'elle devient un peu méchante, comme toi.

- Elle est toujours gentille avec moi.

- Gentille avec toi ? Parce que vous vous ressemblez ? Tu es déjà méchante, tu veux voir ton avenir sur pied, voir comment de jeune folle on passe à vieille folle !

Elle a souri, contente de sa formule.

La méchante, c'était elle.

Elle a ajouté : « tu en penses quoi, jeune fêlée ? »

Elle allait continuer mais l'accumulation des punitions, l'injustice, les médisances sur mamie avaient mis ma cervelle en fusion. Il fallait qu'elle se taise !

J'ai hurlé comme une sauvage et je me suis jetée sur elle. Je l'ai poussée violemment, elle est tombée par terre.

Mon père s'est précipité, il m'a ceinturée, je ruais. Ma mère a glapi « donne lui une douche froide ! », il m'a entraînée dans la salle de bains pour me passer la tête sous l'eau, j'ai failli m'étouffer. Il m'a tenue contre lui jusqu'à l'arrivée du SAMU.

Pendant qu'on m'examinait, ma mère se lamentait sur ma violence à répétition, elle avait peur pour ma petite sœur.

Je frissonnais, je sanglotais. Le médecin m'a fait une piqûre, il a dit qu'il fallait m'hospitaliser et consulter un psychiatre.

Si j'étais folle, c'était seulement de rage et d'impuissance.

De rage devant la fourberie et la mesquinerie.

Méchante : cruelle, malfaisante. Minable.

Je suis restée trois jours à l'hôpital. On m'a mis des fils sur la tête pour enregistrer ce qui se passait dedans.

Ma mère venait tous les jours, l'air peinée, surtout en public. Elle parlait avec une voix inconnue, tremblante, une voix de martyr. J'étais muette.

On a vu la psychiatre, le Docteur Florent, très brune, avec des yeux noirs, des petites lunettes noires et un nez pointu. Un look de sorcière mais un joli sourire. Tous mes examens étaient normaux, elle m'a interrogée sur mes « colères ».

Je me taisais à cause de ma mère. Le docteur l'a compris, lui a fait promettre de ne pas me punir.

J'ai hésité, et j'ai lâché « C'est de sa faute, elle dit des méchancetés, que ma grand-mère et moi on est fêlées ».

Ma mère ne faisait aucun commentaire. Elle restait penchée en avant, les mains jointes. Une sainte.

Après d'autres questions, le docteur Florent m'a proposé de venir « lui parler de tout ça », pour vider mon cœur de sa peine. Ah bon ? Elle avait l'air d'y tenir, elle me regardait avec gentillesse. J'ai accepté quand j'ai su que maman n'était pas invitée.

Elle a ajouté, pour maman : « Evitez les sujets de fâcherie. Et que le papa soit le plus présent possible. Nous ferons le point ensemble dans quelques semaines »

On a fixé un premier rendez-vous, et elle m'a donné un traitement de dix jours, pour « passer le cap ». Je pouvais retourner à l'école.

Dès qu'on a franchi la porte de l'hôpital, j'ai eu peur, je me doutais que ma mère allait changer de rôle. Elle n'a pas dit un mot. Dans l'ascenseur, elle a évité mon regard.

Papa nous attendait. Il avait l'air heureux de me voir.

Maman s'était écroulée dans un fauteuil sans même enlever son manteau. L'air épuisé, elle a dit que j'avais rendez-vous tous les quinze jours avec la psychiatre pour me sortir les idées tordues que j'avais dans la tête, que j'avais des tranquillisants à prendre et que surtout papa ne devait JAMAIS me laisser seule avec elle.

J'ai gémi « Elle a pas dit ça » Ma mère a grondé « tais-toi et file dans ta chambre ! »

Seule dans ma chambre : un rôle à vie. J'ai rangé mon cartable deux fois, taillé tous mes crayons. Papa est entré avec une assiette de pâtes, du jambon, un yaourt. Il m'a dit que je serais plus tranquille pour dîner dans ma chambre, juste ce soir.

Les larmes sont sorties de mes yeux toutes seules, comme si elles voulaient s'échapper, elles aussi. Avec tout ce qui m'arrivait, je devais être vraiment mauvaise.

J'étais dans la même position quand il est revenu. Il m'a bercée longtemps, et puis il m'a donné une cuillère de sirop « pour que tu passes une bonne nuit », il m'a bordée, m'a fait un gros baiser et il a doucement fermé la porte.

Il m'a réveillée très tôt le lendemain. J'étais dans le brouillard, je pesais dix tonnes, à cause du sirop. Ils avaient réorganisé ma vie. J'étais inscrite à l'étude, matin et soir, alors je restais à l'école de huit heures à dix-huit heures.

Grâce au sirop, je dormais à l'étude, je somnolais pendant les cours. « Par sécurité », ma mère avait augmenté les doses. Tout glissait. Français, maths, histoire.... Quelle importance ?

La maîtresse faisait son possible pour capter mon attention mais je planais. Mon crâne : une montgolfière. Objectif du traitement : atteint.

Je n'avais plus envie de jouer, ni de parler, à peine de manger. Un fantôme. Un très gentil fantôme très sage.

Deux jours avant le rendez-vous à l'hôpital, on a arrêté le sirop, alors je n'ai pas réussi à m'endormir. Je gigotais dans mon lit. Je me suis relevée pour boire, pour faire pipi. Je me suis plainte à mes parents qui regardaient la télé. Maman n'a pas quitté l'écran du regard.

Papa est venu dans la cuisine, il a dit que j'avais dû m'habituer au sirop, maintenant j'en avais besoin pour m'endormir. Il m'a proposé une tisane de tilleul, il paraît que ça facilite le sommeil. Pendant que l'eau chauffait, maman est venue nous observer, bras croisés, appuyée au mur. Elle a aligné deux ou trois vannes, sur mon besoin de drogues, le plaisir d'aller à la piscine demain avec Justine, peut-être pour tester mes réactions.

Après dix jours de calmant, je n'étais plus en colère. Seulement triste et molle. J'ai bu la tisane tout de suite, trop chaude. C'est bon parfois de se concentrer sur un estomac qui brûle. Ça occupe l'esprit.

Je suis retournée me coucher, j'ai pensé à Nadine Florent, j'ai cherché psychiatre dans le dico : c'était trop compliqué.

J'ai regardé à fou. Avant, les synonymes m'auraient fait marrer : barjo, azimuthé, fondu, sinoque, fada, Comme carte d'identité, ça ne me faisait plus rire. J'arrivais plus à penser, j'avais du coton mouillé dans la tête, du coton mouillé de toutes les larmes du monde, qui coulaient dès que je pressais un peu mes yeux.

J'ai pensé très fort à mon papy et j'ai eu envie d'aller là-haut le rejoindre.

Papa m'a déposée le lendemain devant le bureau du Docteur Florent, tout timide, il a dit très vite : « je repasse la prendre dans une demi heure »

On s'est assises face à face, dans ses fauteuils moches.

Je trouvais ça curieux, de raconter ma vie à une étrangère.

C'est elle qui a commencé à parler. Elle pensait que j'étais une petite fille très intelligente, peut-être un petit peu trop sensible.

Elle m'a dit que je pouvais l'appeler par son prénom, Nadine, et que je pouvais lui poser des questions. J'ai demandé si elle avait des enfants : oui.

J'ai essayé de savoir si elle était gentille avec eux mais elle n'a pas tenu ses promesses, elle n'a pas répondu directement, elle m'a un peu plus embrouillée et je lui ai dit que je comprenais rien.

Elle a sorti son joli sourire et elle m'a proposé un plan. On ferait deux colonnes, celle avec ce qui se passait mal dans ma vie, et l'autre avec ce qui se passait bien, et puis on essaierait ensemble de mélanger les deux, ou quelque chose comme ça, pour que je me sente mieux. Je pouvais aussi faire des dessins.

J'ai souligné que la colonne des biens serait riquiqui, elle a souri en disant « mais non ». Je lui ai demandé si elle jetait les dessins que les enfants lui faisaient, parce qu'il n'y en avait aucun d'accroché au mur. En fait elle les gardait cachés, comme des secrets entre elle et les enfants. Ça m'a bien plu.

La première demi-heure a passé très vite.

Elle m'a fait une petite bise sur la joue pour me dire au revoir et elle a serré la main vite fait à papa.

Quand maman a essayé de savoir ce qu'on avait fait toutes les deux, j'étais incapable de répondre. Je répondais « Euh... Je sais pas », elle a cru que je voulais la faire enrager. Papa n'en savait pas plus. Elle a claqué la porte en criant qu'on aurait mieux fait de continuer le sirop.

J'ai vu Nadine plusieurs mois. Elle m'a d'abord apprivoisée, comme elle disait. Elle avait une façon de me regarder en penchant la tête qui me donnait confiance. Elle n'a jamais trahi mes secrets.

On parlait surtout de papy et mamie, au début. Je pleurais beaucoup, alors elle me tendait sa boîte de kleenex, elle me prenait la main, elle attendait que je me calme.

Son bureau est devenu un refuge. Quand j'arrivais, elle avait un mot gentil, elle me félicitait de progrès qu'elle était bien la seule à noter.

Dehors, tout avait encore changé pour moi. J'étais passée en sixième, mais pas au collège où toutes mes copines allaient. J'étais inscrite dans un collège près du bureau de papa, qui me déposait tôt et me récupérait tard. En réponse à ma tristesse, j'avais juste eu droit à « on a ce qu'on mérite ».

Le jour de l'entrée en sixième, là-haut papy voulait m'accompagner, comme pour mon entrée en maternelle. Pour le remplacer, il m'avait envoyé Eléonore. Elle avait l'air aussi larguée que moi. Calée contre un mur, elle lançait des regards effarés autour d'elle.

Le principal a fait l'appel, on était dans la même classe. On a suivi le troupeau sans dire un mot, on s'est assises à la même table. Après, on a commencé à se parler, et depuis trois ans, on n'a pas arrêté.

J'avais une autre confidente.

Elle avait eu une grave maladie du cœur, elle allait régulièrement chez un spécialiste. Ça nous faisait un point commun. On était pareilles, un peu patraques, mais on rigolait bien ensemble.

Mes débuts au collège ont été très durs. Pendant ma dernière année de primaire bousculée j'avais pas imprimé grand-chose, il avait eu les rendez-vous avec la psy, je me croyais toujours timbrée...

Le collège était immense, je m'étais perdue trois fois, quant aux cours, je pigeais rien. Je mélangeais mes cahiers, j'oubliais des devoirs, quand on m'interrogeait il n'y avait rien dans la cervelle que de la purée de mots. J'étais devenue nulle. Avant pourtant j'étais douée !

Le premier bulletin a été catastrophique. Moyennes entre 4 et 8. La surprise des parents a été brutale.

Le tribunal de famille s'est réuni au grand complet. Comme rôles, il y avait l'accusée : moi. Maman était en même temps victime et procureur. Papa jouait le greffier. Mon avocat était en vacances.

Pas une seconde il n'a été question de mes difficultés. Enfin, pour être honnête, si, mais uniquement de celles que je causais.

Pas une seconde il n'a été évoqué le fait que je pouvais être malheureuse, perturbée par les changements, paumée. Que j'avais besoin d'un temps d'adaptation, de soutien. On ne m'a pas demandé mon avis.

J'étais l'accusée.

Accusée de ne pas travailler, de rêvasser, de traîner.

Accusée d'être nulle, bête, un peu débile sur les bords.

Accusée d'être une provocatrice, parce bien sûr je faisais *express*.

Après mon passage chez les fous pour humilier la famille, je me faisais encore remarquer de travers.

Rien à garder. Une plaie. Une honte pour tous.

A ma tristesse de tout rater, on ajoutait la culpabilité.

Accusée, levez-vous pour entendre le verdict. Vous êtes coupable de tout, sans circonstance atténuante. Coupable depuis que vous êtes née, justement parce que vous êtes née et que ce jour là, les dieux étaient occupés ailleurs. Vous êtes venue trop tôt, on ne vous attendait pas. Depuis, vous n'avez occasionné que désordre et perturbations. Malgré tout ce qu'on a fait pour vous : nourrices, cadeaux, soins, argent dépensé, vous continuez et vous persistez dans votre noirceur.

On sait ce qu'on a fait POUR vous, on ne sait plus ce qu'on va faire DE vous. On est très inquiets, surtout pour Justine. Il ne faudrait pas que cet exemple la perturbe, pauvre ange. On pourrait bien vous mettre en pension, mais ça coûte trop cher. Donc on va vous punir.

Zéro cadeau pour Noël qui approche, zéro sortie. Rien que le travail.

Et autour, le vide et le silence.

Silence : bâillon, black-out.

J'ai pleuré.

J'ai pleuré à Noël, de voir tous ces paquets colorés, et quand on m'a envoyée dans ma chambre pour ne pas gâcher la joie de Justine.

J'ai pleuré parce que ce monde était cruel.

Ma mère ne disait que des mensonges.

Je n'arrivais pas à la croire quand elle disait qu'elle m'avait donné de l'attention, du temps, des soins, mais que j'étais malsaine.

Je ne pouvais *plus* la croire, depuis Justine.

Avant, j'imaginai qu'il y avait des familles de tous les genres, les familles à bisous, les familles à claques, celles où tout le monde avait un gros nez, des petits yeux.

C'était comme à la loterie. Tu tires un numéro, tu gagnes ou pas. Tu peux tenter ta chance toutes les semaines. Les numéros du dossard familial, tu les portes à vie. Et encore, dans l'ordre ou le désordre. Dans l'ordre, tu as les bisous les câlins les bravos les encore.

Dans le désordre, ton dossard te tient froid.

Je n'en veux pas à Justine. Dans son regard se reflète la gentillesse qu'on lui offre.

Et moi ? Est-ce que je suis la créature que ma mère décrit ? Un être haïssable, méprisable, bon pour le mal ? Un diable qui cache ses pieds fourchus dans des baskets ?

La tristesse, c'est fatigue et misère. Fatigue de lutter, misère de solitude.

Trois fées heureusement aéraient mon cloaque.

Elo a pris les choses en main pour les cours. Elle a dit « on va réviser ensemble ». Elle m'expliquait, elle me faisait répéter les leçons. Elle a eu des notes géniales, cette année là, Eléonore. Je bossais dur, mais il y avait toujours du brouillard dans ma caboche.

Au collège, je comprenais. A la maison, je me vidais.

A la maison, j'attendais ma mère et la séance quotidienne de torture. Dès qu'elle faisait un pas dans l'entrée, je me désagrégeais. Je devais réciter mes leçons. Je marmonnais, baragouinais, jusqu'à l'explosion libératoire : « T'es zéro, un cancre, tu feras des ménages, pour ça pas besoin de diplômes ! » Mes notes, pourtant, s'amélioraient doucement.

J'avais raconté au Docteur Florent mes soirées d'épouvante, et au lieu de me plaindre elle m'avait dit « tu vois, ta maman s'occupe de toi ». Choquée, je lui avais crié dans la figure qu'elle aussi était trop injuste, que je ne je viendrais plus la voir !

Elo m'avait appris un truc rigolo pour être moins impressionnée par les profs. Il fallait les imaginer dans une situation ou une tenue ridicules, et du coup on oubliait sa peur. On s'exerçait avec la prof d'anglais, une sévère coincée. Quand elle nous beuglait qu'on était nuls, on la visualisait avec un bonnet de bain à fleurs orange et vertes. Ça marchait super bien. Un jour, Elo m'a conseillé de faire pareil avec ma mère. De l'imaginer avec des oreilles de lapin, un énorme bouton rouge sur le nez. J'ai froncé les sourcils. S'il y a une échelle de Richter de la trouille, la prof d'anglais était cotée 1 et ma mère, 199.

« Essaie au moins une fois, qu'est-ce que tu risques.... De plus ? »

On a cogité ensemble pour trouver une solution adaptée. Ma préférence allait aux tares physiques : des pustules qui poussent sur le nez, des bras poilus qui s'allongent jusqu'au sol.... « Pense à moi très fort, ça va t'aider », a jouté Elo.

Le premier soir, j'avais tellement la frousse que j'ai oublié.

Elo a eu une autre idée. Après ses clefs, il y avait un petit singe très mignon, tout noir, avec de très longs bras poilus. Elle l'a détaché et elle me l'a tendu. « Tu le mets dans ta trousse, comme ça tu l'auras toujours sous les yeux, pour penser à notre truc. Tu diras à ta mère que c'est un petit cadeau. Et si elle le trouve moche, tant mieux ! »

Ma mère l'a remarqué, tout de suite, quand j'ai posé ma trousse devant elle. Elle a dit qu'il était affreux. Pendant qu'elle le débinait, je l'ai pris, caressé et j'ai poussé un grand soupir. Mon cœur a fait un bond atmosphérique pour rejoindre celui d'Elo...

Les jours suivants je me suis concentrée sur le singe. J'évitais le regard de ma mère, je fixais les bras du singe puis ses bras à elle, et j'ai bien vu pousser quelques poils.... La mini peluche est devenue mon associée. Je me plantais toujours dans mes explications, j'avais toujours peur, mais il y avait cette babiole qui me prouvait qu'ailleurs, on m'aimait.

Finalement, elle avait raison, Nadine Florent : ma mère s'occupait de moi plusieurs fois par semaine.

Est-ce que c'était une chance ? Est-ce que je préférais être isolée dans ma cellule, ou au centre du tribunal ? Quand la peur s'est un peu effacée, je l'ai détestée, ma mère.

Entre deux bafouillages, parfois je trouvais qu'elle était grotesque, à rougir et à trémuler, et ses méthodes ne donnaient aucun résultat : j'étais toujours en queue du peloton. Des fois je faisais de l'œil au singe, je lui disais « mais regarde là, une vraie piquée ! »

Lentement, je suis devenue insensible. Je n'écoutais plus ce qu'elle rabâchait.

Je l'obligeais à passer des heures sur du vocabulaire anglais, des carrés de l'hypoténuse et des plissements hercyniens. Une revanche.

Quand elle transpirait sur un problème de maths, j'ouvrais la bouche périodiquement, mode poisson. Je ne savais rien, elle hésitait, elle finissait par craquer : « tu verras ça avec ton père ».

C'est bien, d'être un cancre. Une fois qu'on vous a collé l'étiquette, plus la peine de se fouler. Si vous avez une bonne note, tout à coup, on va dire que c'est la chance ou que vous avez triché. Alors, à quoi bon faire des efforts ?

La dinguerie, on peut la planquer. Quand on se rencontre entre familles, on demande pas « alors, votre fille, toujours tarée ? ». Mais on demande « alors, l'école, ça va ? ». Et là, froid polaire, embarras. Honte à la clef.

Bref, je l'emmerdais, et, nouveauté, ça me plaisait.

J'avais repris goût à l'étude, je comprenais à nouveau presque tout, mais j'envisageais sérieusement une carrière de cancre. Au grand désespoir d'Elo.

A la fin du deuxième trimestre, je frôlais la moyenne, avec de drôles d'appréciations : « sa moyenne ne reflète pas la vivacité de Delphine en cours » « bonne compréhension globale mais inhibée par les contrôles »....

Le tribunal familial s'est réuni à nouveau.

Rien de bien neuf pour cette deuxième session. Malgré tous les efforts sacrificiels de ma mère, je n'étais qu'une bonne à rien, une source de malheurs, de déceptions.

J'écoutais d'une oreille.

On m'a demandé d'expliquer comment « la vivacité » et « la bonne compréhension globale » pouvaient donner d'aussi piètres résultats. Comme je restais bouche bée, on m'a accusée une fois de plus de faire exprès. Peut-être que ça commençait à être vrai ?

Je me taisais, le jugement était connu.

Mais je regardais mon père. Lui non plus ne disait rien. Il hochait la tête de temps à autre, il avait l'air ailleurs. Depuis quelques mois, il avait repris ardemment la clope, il disparaissait derrière son nuage de fumée. Absent.

Il laissait dire, il laissait faire. On causait un peu, dans la voiture, le matin, mais surtout de la pluie et du beau temps, pas de sujets qui fâchent.

Et puis un beau jour, un très beau jour, mamie a débarqué. Comme ça, sans prévenir. On a toqué à la porte, et c'était elle, minuscule et perdue dans son manteau beige trop grand pour elle, avec une valise à la main.

Maman ne savait pas quoi dire. Elle faisait la grimace, son nez s'allongeait. Moi je sautais dans tous les sens en poussant des youpi.

Elle était en forme, toute souriante, elle en avait marre, de sa maison de retraite, elle avait très envie de nous voir, tous, alors pour ne gêner personne elle avait pris le train, un taxi, et même réservé une chambre d'hôtel tout près. Facile, pas encombrante, une grand-mère de rêve.

Rusée, maman n'avait pas coupé les ponts entre moi et ma grand-mère, pour ne pas l'alerter. Mais quand on se téléphonait, c'était toujours sous contrôle.

Elle ne savait pas qu'avec la complicité d'Eléonore, on avait d'autres conversations, plus privées, avec mamie. Mamie savait avec précision comment on me traitait.

Pendant son séjour, elle a été tout sucre. Elle a dit plein de choses gentilles sur chacun, surtout Justine, qui était si belle, qui s'exprimait si bien, ... Sur maman, qui avait minci.... Sur papa, dont le nouveau job faisait un homme important...

Les câlins et les bisous, on les faisait dans sa chambre d'hôtel. Je pouvais me vautrer sur le lit, me goinfrer d'éclairs au chocolat, bavarder sans la trouille d'oreilles ennemies. Je lui faisais des déclarations d'amour, des chignons et des papouilles. De vraies vacances.

L'objectif de mamie, c'était de me convaincre de redevenir bonne élève. Elle avait compris que si je ne travaillais pas, c'était plus un problème de neurones, c'était pour ennuyer l'autre. Pour que l'infamie d'avoir une fille stupide l'éclabousse. Une belle éclaboussure marron vert, dégoulinante et grasse, immonde, impossible à cacher. Une salissure, une tache sur sa belle image. Un relent de poubelle qui la poursuivrait partout.

Je renâclais comme un âne, je ne voulais pas renoncer. Elle m'a eue quand elle m'a dit que ça ferait aussi plaisir à papy. « Tu te souviens, Delphine, le premier jour de collège, tu étais persuadée que c'était lui qui t'avait envoyé Eléonore »

C'était de la manipulation. Accord obligatoire.

Le temps que mes notes remontent, j'ai subi encore quelques séances de torture.

Notre dernière session a été marquée par une petite vengeance.

Dans le flot de ses reproches, ma mère a lancé, je ne sais pas pourquoi, « tu es vraiment trop méchante.... Jamais tu ne trouveras de mari ! ».

Par pur réflexe, j'ai répondu : « pourquoi, tu en as bien trouvé un, toi ! »

Ebahie, je l'ai vue fondre en larmes, en bredouillant « je vais le dire à ton père... »

Comme menace, on faisait mieux.

Nos rapports avaient changé. Je pouvais, parfois, prendre l'avantage.

Raté, elle a dit « non », maman, pour l'anniversaire d'Eléonore. Un nouveau style de non. Un non roucoulé, douceâtre, un non « c'est pas de ma faute », « je t'aurais bien dit oui mais.... »

C'était un non gagnant d'emblée, par abandon de l'adversaire. Mamie s'annonçait, je ne l'avais pas vue depuis des siècles et maman aurait voulu que je râle !

J'étais très intriguée de cette arrivée surprise. Je l'avais eue au téléphone trois semaines auparavant, elle s'était plainte d'être très fatiguée, de sortir de moins en moins.

J'ai essayé d'en savoir davantage.

J'ai agacé ma mère une fois de plus, en lui répétant vingt fois « mais pour quoi elle vient, t'as pas une petite idée ? »

Non. Pas d'idée. C'était ni Noël ni Pâques, aucun anniversaire en vue, à part celui d'Eléonore....

Je n'avais pas de problème particulier à résoudre, nous n'avions pas parlé de choses sérieuses, je ne lui avais pas demandé d'aide....

Mystère.

Maintenant je sais.

Je sais pourquoi elle est venue, mamie, sans délai, pour éviter toutes les discussions du genre la chambre est pas prête la petite est malade.

Elle est venue parce qu'elle va mourir.

Son cancer est de retour, il lui bouffe les os, elle a décidé de se laisser bouffer, elle veut rejoindre son chéri. Elle demande juste de quoi anéantir la douleur quand ce sera trop dur, pour glisser dans le noir sans s'en apercevoir.

Comme elle va mourir elle a voulu me voir. ME voir, les autres elle s'en fiche. Dans notre famille, il y avait deux clans, papy, mamie et moi d'un côté, maman, papa et Justine de l'autre. Dans le premier clan, bientôt il n'y aura que moi. J'aurais des amours fantomatiques.

Elle a voulu me voir pendant qu'elle est visible. Visible, c'est-à-dire agréable à voir. Elle veut pas que je la voie quand elle sera presque cadavre.

Elle veut que je garde une belle image d'elle.

Comme si le contraire était possible. Comme si plus ou moins de cheveux ou de rides ou de chair ça comptait dans la physique de l'amour. Comme si les mathématiques déterminaient la capacité à donner du bonheur.

Une grand-mère de soixante kilos est plus tendre qu'une de cinquante ? Ou l'inverse ? C'est quoi le théorème, la formule magique ? Par quelle constante on multiplie la profondeur du cœur pour trouver la surface à baisers ? Et la bouche, comment on mesure ses talents d'embrasseuse et de fabrique à mots doux ? Et les rides, c'est pas avec le sourire qu'elles se creusent ? N'importe quoi.

L'amour, c'est plus fort que le big bang. Pas de début, pas de fin.

Je pourrai jamais arrêter de l'aimer.

Moi je l'aimerai squelette. Asticots. Poussière.

Petite pierre chauffante de mon cœur.

Maintenant je sais tout.

Même après tout ce qu'elle m'a dit, je l'aime.

Et ce que je sais me fait oublier qu'elle va mourir.

Je suis tellement gonflée d'étrangetés que je ne sais plus qui je suis. Delphine Duflo ? Delphine Leroy ? Ou bien Delphine X ?

Oui, voilà, Delphine X, ça colle à la vérité toute crue.

Je ne suis pas la fille de mon père, pas la fille de Michel Duflo. Qui est le père de Justine, c'est tout, je veux dire le VRAI père. Il m'a juste donné son nom quand il a épousé maman. Donc c'est quoi, pour moi, Michel Duflo ? C'est qui ? Ma famille, un étranger ?

De qui je suis la fille ?

Je suis la fille de Valérie Leroy épouse Duflo. Un point c'est tout.

De père, je n'en ai plus. Qui est mon père, ça, je ne le sais pas.

Et PERSONNE ne le sait.

Même pas ma mère.

Qui a été violée.

La nuit. Il faisait même tellement nuit qu'elle n'a pas vu son violeur.

On suppose juste qu'il était blanc, puisque je ne suis ni jaune ni noire ni café au lait.

On ne sait même pas s'il parlait français.

Quand on viole quelqu'un, on cogne, on perd pas son temps à faire la causette.

J'ai froid.

Mamie voulait me dire ça avant de mourir, sinon personne ne me le dira.

J'ai envie d'une jambe fracassée avec des bouts d'os et de gras qui pendouillent. Une vraie blessure épouvantable qui pisse le sang, dans l'urgence et le pin-pon des pompiers, avec des perfusions de calmants et bientôt l'aiguille qui recoud.

Ce qu'on me perfuse c'est des flammes, ma tête est un gyrophare. Ma blessure en dedans, elle tord, elle assassine, elle est violette, boursouflée. Du magma en fusion crame tout sur son passage. J'explose. Ça pue.

Ce secret monstrueux, c'est la plus douce qui me l'assène....

Ma gentille Mamie l'a comparé à son cancer, en pire. La tumeur, on sait où elle est, comment elle progresse. Le secret, il est hideux, pervers. Il t'avale langoureusement, comme un anaconda insensible à la souffrance de sa proie. Il t'envahit, il te colonise, il te métamorphose en larve. Il te prend. Tu es sa chose. Et il te tue.

Il a déjà tué papy.

D'après mamie, le secret n'aime que l'obscurité. Un secret, ça se décompose à la lumière, comme un vampire.

A voir.

Si c'est lui qui va se décomposer. Ou moi.

Quand maman a été violée, elle ne l'a pas dit, elle avait honte. Elle pensait qu'en se taisant on oubliait.

Elle maigrissait, elle avait des cernes bleus et elle envoyait mamie balader quand elle lui demandait « ça n'a pas l'air d'aller ? ».

Elle essayait tellement d'oublier son corps qu'elle ne pouvait pas se rendre compte qu'elle était enceinte. C'était inimaginable. Inconcevable.

Ses règles ne venaient pas, elle scrutait sa culotte, rien. Elle en a parlé à une copine, elles sont allées chez le médecin, elle a fait un test : positif. C'était trop tard pour avorter en France, il fallait aller à l'étranger, ça coûtait cher, elle n'avait pas d'argent : elle était étudiante, en première année, pour être styliste.

Elle a encore attendu. Un miracle ? Elle se mettait les pieds dans la glace, elle sautait à la corde, elle s'injectait de jus de citron dans le bas-ventre. Pas de sang.

Elle a enfin parlé à mamie. Qui en a parlé à papy. Qui a été effondré, horrifié par les malheurs de sa fille chérie. Un salaud l'avait brisée, souillée, un salaud après qui on ne pouvait même pas courir pour lui faire la peau, c'était trop tard, il n'y avait pas de preuves. Et en plus il fallait la charcuter, zigouiller ce fœtus qui n'y était pour rien, qui était presque un vrai bébé, tellement ma mère avait attendu. On allait lui rendre sa fille en morceaux, stérile, si on la lui rendait.

Il ne pouvait pas supporter autant de malheurs en même temps. Il a dit qu'il fallait le garder, c'était trop tard, ils l'aideraient de leur mieux, toujours, ils s'en occuperaient. Mais il ne lui donnerait pas les sous pour l'avortement.

Maman a pleuré des hectolitres, il pleurait, mamie pleurait, c'était la famille des fontaines, décidément c'est héréditaire, mais il n'a pas cédé. Il répétait : la vie c'est trop précieux, ta vie c'est trop précieux, si après tu ne peux plus avoir d'enfant, tu le regretteras, imagine ce pauvre petit bout, on va pas le tuer ?

Le médecin a proposé à maman de m'abandonner à la naissance, pour que je sois adoptée. Papy a recommencé à plaider. Il fallait que maman assume cet enfant, sinon, elle se comportait comme le fumier qui l'avait engrossée. Il a répété que même s'ils commençaient à être vieux, ils se serraient la ceinture pour elle et son petit.

Il était tellement mal qu'il a fait des malaises cardiaques.

Maman n'avait plus le choix.

Il l'a condamnée à être ma mère, il m'a condamnée à être sa fille. Pour la vie et pour le pire.

....

Voilà mes débuts dans le monde. Mademoiselle X : avorton échoué, résidu de poubelle de boucher.

Beurk.

Je ne suis pas sûre qu'il ait eu raison, mon papy qui avait des idées si géniales.

Je ne suis pas sûre qu'il n'ait pas fabriqué deux malheureuses éternelles.

....

J'ai pris un grand coup sûr la tête.

Ça vire et ça barbouille, j'ai envie de tout vomir et surtout moi d'abord, comme ma mère qui voulait me vomir parce qu'elle avait pas pu m'éliminer autrement.

On m'a coupée en deux, et dans la tranchée qui va de ma gorge jusqu'au ventre en passant par le cœur, on fait couler de l'huile bouillante. Je suis douleur. Un concentré d'ébouillamment.

Je suis une vivante déjà morte une fois, une presque tuée par la volonté de celle qui lui a donné la vie sans sa volonté. Je suis une non-fille, un non-bébé, un non-amour, une non-désirée.

Je suis une souillure de souillée.

Je ne suis *rien*.

Qu'est-ce qu'on peut devenir quand on est déjà rien, à part devenir folle, pour de bon, cette fois ? Comme choix, Delphine, tu as : délire, hurlements, ou saut par le balcon.

J'ai treize ans et je suis enragée. Je suis « à l'aube de ma vie », et je suis toute pourrie en dedans. Je me souviens de cette dame venue nous parler des camps de concentration et je comprends mieux ce qu'elle a dit : « on avait aspiré ma vie, ma moelle, vidé mon corps, je n'étais plus qu'un numéro : un zéro »

Mon camp est dans mon crâne. Des barbelés déchirent ma cervelle et mon foie et mes tripes. Je grille. Dans les miradors passe l'ombre de notre bourreau. Ma mère, face à moi, dans un baraquement infect, me répète que je suis une erreur. Une erreur. Une horreur.

Mamie d'amour, pourquoi tu m'as fait ça ? Je savais bien qu'elle m'aimait pas trop, pas bien, ta fille, ma mère, qu'elle préférait Justine, sa fille *désirée*.

Maintenant je suis *obligée* de comprendre pourquoi il était juste qu'elle soit injuste.

Avant je pouvais espérer, me dire qu'avec le temps, ça irait mieux. Je pouvais me dire qu'elle était de mauvaise humeur à cause de quelqu'un d'autre.

Maintenant je sais qu'entre elle et moi il y a *moi*, un spectre qui a dû la terrifier toutes ses nuits depuis le viol.

Comment peut-elle supporter un zombie à ses côtés ?

Comment peut-elle supporter de m'embrasser, de me sentir, de me toucher ?

Aujourd'hui je comprends ce rejet pendant la grossesse, pendant l'accouchement, après et toujours. Ce calvaire décrit par le menu, encore et encore.

D'abord être forcée, humiliée, salie par un salaud, un minable, une ordure.

Après sentir un alien qui vous pousse dans le ventre, qui vous crucifie sur votre souvenir, qui vous le grave dans les tripes, qui vous le colle dans un berceau. Se taper sur le ventre pour le faire sortir, le virer, essayer de le vomir, de pas lui donner assez à manger pour qu'il crève ! Un cancer, c'est mieux. Tu en guéris ou tu en meurs, mais tu n'es pas face à ton tortionnaire toute ta vie.

Au fait, Delphine, c'était le prénom de la sage-femme.

Je comprends les réponses évasives, l'absence de ressemblance, les silences de papy. J'encaisse le deuxième enfant, pour guérir du premier.

Dans les contes de fées, le vilain petit canard a une deuxième chance, moi, une deuxième malchance.

Dans les contes de fées, le mal-aimé devient le plus beau, celui à qui tout réussit, une merveille. Moi je viens de toucher mon héritage. Pour violer, faut être taré, mauvais, abject, cruel, ou bien horrible à voir, repoussant, répugnant. Et j'ai *ça* dans le sang !

Ce n'était pas les sabots fourchus du diable que je cachais, c'était bien pire : une bête humaine. Une barbare, sans limites et sans lois.

Quand maman me disait que j'étais mauvaise, elle avait des raisons de le penser, ou raison tout court ?

Je vais m'enterrer dans une fosse, me jeter dans la cheminée, me passer au mixer, m'arracher la tête, me volatiliser, disparaître.

Me réduire à néant, rejoindre mon état normal : je n'aurais pas dû exister, je suis une erreur, faut que je me gomme, que je m'efface.

Comment je pourrais à nouveau la regarder en face, maintenant, ma ... mère ?

J'ai fermé les yeux.

Je suis sortie en trombe de la chambre où mamie essayait de me calmer après m'avoir écorchée vive.

J'ai fermé les yeux dans les escaliers pour tomber et me fracasser, mais par réflexe je me suis accrochée à la rampe. Je suis sortie comme une furie dans la rue où j'entendais les voitures passer à toute vitesse.

J'ai mis mes mains sur mes yeux pour être sûre de ne pas reculer, et je me suis jetée sur le bitume.

Commotion cérébrale, fracture de bras, fracture de jambe.

A l'intérieur c'est pire. Fracture du cœur, fracture du cerveau.

Zéro traitement connu pour l'intérieur. Pas de plâtre pour le cœur. Pas de chirurgie pour âme déchirée. Invalidité assurée à 100%.

Je suis restée deux jours dans le coma.

C'est bien, le coma. On pense à rien. On vit sans vivre. Ce que je faisais depuis des années sans le savoir. Je m'étais habituée à mes petits malheurs de rien du tout. J'aurais du m'en contenter jusqu'à la fin de mes jours.

Au réveil, j'aurais bien aimé avoir une amnésie, comme maladie, mais les choses se passent rarement comme je le souhaite.

Quand j'étais dans le ventre de maman, je me suis accrochée, agrippée à son utérus. Je voulais vivre, naître, exister. Une vitalité essentielle, de l'énergie pure. Vivre pour vivre, rien d'autre. Comme la vermine qui pousse sur le fumier.

Un fœtus, est-ce qu'il peut venir au monde contre l'avis de sa propre mère ?

Et pourquoi cette voiture ne m'a pas complètement écrabouillée ? Est-ce que je suis condamnée à vivre pour souffrir ?

Je n'ai toujours pas ouvert les yeux. Je ne veux pas.

Je ne suis pas aveugle, le docteur m'a ouvert de force les paupières pour y braquer sa lampe. J'ai été éblouie, mais je l'ai vu, il a une barbe.

Les médecins savent que je vais bien, que je *refuse* de parler et d'ouvrir les yeux. Ils disent que je suis sidérée, que je ne veux pas communiquer.

Ils disent que c'est un choc psychologique.

Inutile de faire dix années d'études pour arriver à ce diagnostic.

Ils me gardent « en observation ». Ce qu'ils observent, je n'en sais rien. A mon avis ils ont la trouille que je recommence à vouloir mourir.

Je ferme les yeux mais j'entends tout. J'entends même plus de choses que d'habitude. Ils chuchotent au pied de mon lit pour expliquer aux étudiants qu'il ne faut pas me brusquer et me rappeler que c'est parce que je suis un avorton non avorté que j'ai voulu enfin rentrer dans ma déchetterie.

Ils chuchotent que ma grand-mère est hospitalisée parce qu'elle est tombée dans les vaps, et que peut-être elle n'en a plus pour longtemps.

Ils chuchotent que ma mère vient me voir plusieurs heures chaque jour et qu'elle reste à pleurer dans le couloir. Qu'elle prend des tas de cachets pour tenir le coup. Qu'elle devrait voir un psy.

Ils chuchotent pauvre petite pauvre famille comment vont-ils s'en sortir.

Tout ça m'échappe.

Je ne ressens rien, je n'ai plus d'émotions. Ni tristesse, ni colère, ni joie. Elles sont restées collées aux pneus de la voiture qui m'a roulé dessus. Tant mieux.

Je résiste à toutes les perches qu'on me tend. Je suis amorphe pendant la toilette, amorphe quand on me fait des piqûres, qu'on me demande de bouger le bras ou la jambe, qu'on soupire et qu'on me supplie.

Je suis un légume. Un cœur de laitue ne saigne pas.

Un matin on m'a touché la main avec douceur. « On » m'a dit que ma meilleure amie était venue mais qu'on ne pouvait pas la laisser me voir dans cet état.

C'est inhumain de provoquer une ancienne presque morte de quelques jours, juste pour la faire réagir.

J'ai pleuré. Je faiblis.

Je crois que c'est le papa de Justine qui a eu l'idée. Comment dire autrement ? Michel, mon oncle, mon beau-père ? C'est lui qui a demandé à Nadine Florent de passer.

J'ai tout de suite reconnu sa voix, j'ai imaginé son nez pointu et j'aurais bien voulu savoir si elle avait toujours ses lunettes noires mais ça pouvait attendre.

Il n'était pas question que j'ouvre les yeux.

Elle m'a embrassée et s'est assise à côté de moi. D'abord elle n'a rien dit. C'est une maligne : elle attendait déjà que je parle la première, il y a quelques années. Elle m'a pris la main, et j'ai senti mes yeux se mouiller, en souvenir du bon temps qu'on a passé ensemble. Maintenant que je sais, hier c'était le paradis, mieux qu'aujourd'hui ou demain. Enviable.

On n'était pas copines, mais au moins complices. J'avais confiance en elle. Peut-être que j'avais eu tort, peut-être qu'elle savait et qu'elle n'avait rien dit ?

J'ai retiré ma main. Elle a deviné mes pensées.

« Je ne savais pas, Delphine. Ni ton père ni ta mère ne m'ont parlé de ça. Un secret comme celui-là pèse des tonnes, et plus il vieillit, plus on tarde à l'évacuer, plus il pèse lourd. J'approuve ta grand-mère ».

Mon père. Elle avait prononcé ces mots. Si je lui demandais pourquoi, j'étais foutue. Je renaissais. Parler, c'était interdit. J'étais un navet, indifférent au couteau qui l'attend.

« Oui, je parle de Michel, ton *père*. Comment voudrais-tu nommer quelqu'un qui s'occupe de toi, qui t'a donné son nom, et qui t'aime, sincèrement ? D'ailleurs, c'est lui qui est venu me chercher. Si tu le souhaites, je peux t'aider, reprendre nos dialogues. Le neurologue dit que tu vas bien, il n'a plus aucune inquiétude pour toi. Ta réaction est forte, mais tu peux t'en tirer, comme la première fois. Je reviendrai dans deux jours, tu me diras ce que tu veux faire »

M'en tirer, comme la première fois ? Elle parlait de ma naissance ?

Le même jour, dans un demi-sommeil, j'ai perçu un petit pas glissé dans ma chambre, quelqu'un qui se mettait à sangloter doucement pour ne pas faire de bruit. Mamie ! A l'évidence elle n'était pas seule, il y avait plusieurs pas différents.

Elle a posé sa tête sur ma joue, en répétant « pardon, pardon, ma petite fille, je ne voulais pas... je croyais que c'était mieux..... pardon mon petit cœur.... Je m'en veux tellement..... si j'avais su.... Quelle vieille cruche je fais.... ». Je sentais ses larmes couler dans mon cou.

Je n'ai pas pu retenir les miennes. Elle les a essuyées avec son mouchoir, sans doute un de ses grands mouchoirs à carreaux affreux qu'elle aime tant.

Une autre main s'est posée sur mon front, j'ai reconnu le parfum de maman, qui m'a embrassée longuement. « On va rester à côté de toi juste quelques minutes, ma petite fille.... Je ramène mamie à la maison, elle sort tout juste du service où elle était hospitalisée depuis

ton... accident. On reviendra plus longtemps demain. Elle... On voulait vérifier que tu étais... Que tu allais bien »

On se mouche fort. Voix très basse de ma mère :

- Non, maman, sa tête fonctionne bien, mais elle ne veut pas, c'est le choc !
- Le choc avec la voiture ?
- Non, le choc de... Ce qu'elle a appris.
- C'est de ma faute, alors ?
- Rien n'est de ta faute ni de... personne. C'est le destin.
- Tu crois qu'elle nous entend ?
- D'après le docteur, oui. Mais on parle trop bas pour qu'elle comprenne, à mon avis.
- Elle n'a pas ouvert les yeux avec toi non plus ?
- Elle ne pouvait pas savoir que j'étais là... Je me cachais dans le couloir avec Michel pour la regarder... Je n'osais pas rentrer.... J'avais peur.
- Peur qu'elle soit morte ?
- Non, peur qu'elle m'en veuille, qu'elle m'envoie balader.
- Pourquoi ?
- Parce que je n'ai rien dit, pendant toutes ces années.
- Est-ce que tu pouvais ?
- C'est trop tard pour se poser la question, maintenant.

Elles sont parties vite, après m'avoir encore embrassé longuement toutes les deux. J'avais une terrible envie d'ouvrir un coin d'œil.

Eléonore. Mon ange gardien. Sa mère a dû l'accompagner pour qu'elle puisse entrer dans ma chambre. Après qu'elles aient pleuré un peu, pour faire comme tout le monde, qu'elles m'aient bisouté, sa mère a eu une subite envie d'acheter des revues. On était seules. Elo s'est approché et elle m'a dit, dans l'oreille : « Tu sais ce qui me ferait plaisir, comme cadeau d'anniversaire ? Parce que, quand même, t'as fait très fort ! Tu me l'as drôlement fichu en l'air, mon anniversaire ! Tu te rends compte, si tu étais morte, j'aurais eu ça comme souvenir toute ma vie !!!! Alors, j'aimerais bien que tu ouvres UN œil... L'autre, on verra après ».

J'ai résisté.

Sincèrement, j'ai lutté. « Allez, il faut encore que je te dise s'il te plaît ? ». J'ai décollé une paupière et j'ai posé mon regard dans le sien.

Elle a hurlé si fort « yahooo ! » que l'infirmière est arrivée ventre à terre, croyant à la catastrophe. « Bon, tu peux ouvrir les deux, elle est repartie ». J'ai obéi.

Quelle joie de voir un sourire sur un visage ami. Avec Elo, il n'y avait pas de passé douloureux. Elle m'avait prise comme j'étais à dix ans, avec mes rendez-vous chez les fous et mes histoires de marâtre. Ni mensonge ni spectre. Rien que des fous rires et des bonheurs de petite fille.

C'était injuste pour mamie, que la première que je regarde soit Eléonore. Mais regarder mamie, c'était voir le monstre.

Elo savait tout, déjà. Elle avait été bouleversée à l'idée que j'ai voulu mourir, elle avait même téléphoné à sa tante pour se renseigner sur quelques prières à dire au Bon Dieu, elle qui n'était pas baptisée. Mais elle voulait mettre toutes les chances de mon côté.

Elle a monologué une heure, elle m'a saoulée.

Elle a innocenté tout le monde. Mamie, qui voulait bien faire, qui m'aimait. Ma mère, qui avait eu du courage après tant de malheur, et qu'il fallait pardonner : elle en avait bavé, c'était effroyable, avec ce lâche qui n'avait jamais été puni, et mon papy qui était mort peut-être à cause de leurs disputes. A cause de moi. Qui était, finalement, tellement importante que tout le monde me donnait des cadeaux. Mon grand-père m'avait donné la vie autant que ma mère, ça faisait un sacré père de rechange, et Michel qui m'aimait comme sa fille au point que je ne m'étais jamais plainte qu'il faisait des différences entre nous deux. Et même ma mère, qui faisait comme elle pouvait pour me voir pas trop déformée à travers ses cicatrices. Et elle, Elo, et toutes les copines de classe qui me faisaient un énorme baiser et qui espéraient me revoir très vite, et les profs, même cette punaise de prof d'anglais.... Et la vie qui valait le coup d'être vécue parce j'étais pas si moche ni si bête d'ailleurs... Et ce jeune Bastien que je trouvais beau avait eu l'air catastrophé en apprenant l'accident... Et l'été qui approchait et les vitrines qui... Et le nouveau disque... Et... Et... Et...

Saoulée.

Sa mère est enfin revenue avec trois magazines qu'elle m'a laissés. « Pour passer le temps.... A bientôt, alors ? »

Quand Nadine Florent est revenue, j'ai ouvert un œil. Elle avait toujours ses lunettes noires et son très joli sourire. Elle avait l'air émue. A cause de moi ? Elle m'a caressé la main, l'a gardée entre les siennes, elle m'a longuement regardée droit dans les yeux et m'a dit : « Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ? »

On a discuté au moins deux heures. On a parlé de victime, de coupable, de l'autre salaud qui courrait toujours.

Elle m'a dit que j'avais une formidable énergie de vie, qui l'avait épatée dès le début de nos rencontres.

On a parlé de mon avenir. J'avais une chance. Encore une. Même pas une dernière, non, il paraît que des chances il y en a toujours dans la vie, mais il faut les voir, savoir les saisir, ou pouvoir, ou tout ça à la fois.

J'avais une *nouvelle* chance. Je pouvais essayer de rebondir ailleurs que sur le macadam, tourner une sacrée page de mon existence.

Je pouvais changer de regard, me remplir de toutes les attentions que la vie avait eues pour moi depuis ma conception. Je pouvais interpréter les signes autrement. Je pouvais transmuter le fiel en miel.

J'étais une alchimiste, carrément. Waouh !

J'avais encore le choix. C'était *mon* choix ; personne ne pouvait le faire à ma place. Il me faudrait du renfort, du temps, mais les fées qui m'avaient déjà donné des amours fabuleuses étaient prêtes à m'entourer.

Avec d'autres mots, la fée Eléonore m'avait dit la même chose.

Maman est revenue, avec mamie à son bras.

J'avais reconnu ses petits pas glissés.

Je gardais les yeux fermés. Elles avançaient dans la chambre. Elles se sont arrêtées au pied de mon lit.

J'ai ouvert les yeux d'un coup. Pleins phares. Elles ont été éblouies.

Maman a cligné des yeux sous le choc.

Mamie a dit : « c'est fou ce qu'elle te ressemble, aujourd'hui ».

Corinne ROEHRIG

Médecin spécialiste en santé publique, Corinne Roehrig est impliquée depuis de nombreuses années dans la prévention santé chez les enfants et les adolescents. Sa mission consiste notamment à aider chaque jeune à identifier ses propres ressources et ses propres facteurs de protection, dont tout particulièrement l'estime de soi, déterminant essentiel du bien-être physique, psychologique et social. L'influence de la famille étant majeure dans la prévention, elle s'attache également à soutenir les parents dans leur rôle éducatif parfois difficile...

Elle est mariée et mère de 4 enfants.

Elle s'adonne autant que possible à la lecture et l'écriture..

Pour tout contact avec l'auteur; envoyer un courrier à l'adresse du P.E.N. Club de Monaco.

DENTELLES...

par Robert Roc

Au pays du Nil, dans la blanche cité de Memphis fondée il y a cinq millénaires par le mythique roi Narmer, les habitants se plaisaient à agrémenter leurs habits de coquettes passementeries. Ce souci de préciosité dans le détail vestimentaire resta ignoré longtemps encore tant par les peuplades européennes que, paraît-il, par les divinités censées régner sur l'Olympe.

L'une d'entre elles, la pourtant sage Athena, furieuse de voir sa prééminence dans le divin art de la tapisserie battue en brèche par une simple mortelle, aurait, à ce que l'on conte, dévalé de la montagne sacrée pour rageusement mutiler le bel ouvrage humain à coups répétés de stylet.

L'on dit également que, non contente de ce châtiment, elle aurait même, à la vue d'une petite araignée tissant sa pacifique toile, transformé de surcroît la coupable de ce crime de lèse-divinité en un semblable animal, la condamnant ainsi à vie à inlassablement mailler des fils ténus.

L'entrecroisement des multiples espaces aussi brutalement évidés présentant étrangement un aspect ajouré agréable à l'œil, les compagnes de la disparue, par crainte de subir le même sort, n'auraient pas osé s'en inspirer si bien que bon nombre de décennies se seraient écoulées avant que ne soit donnée au fruit de la légende la consistante forme de la réalité.

Serait-ce en terre de Flandre qu'il en aurait ainsi été ?

Peut-être si l'on se fie à certaine histoire colportée dans ce plat pays.

Sans nul doute, déjà adoptée par les lointains descendants d'Ismaël nomadisant dans le Croissant fertile, la broderie toujours à l'honneur dans la riche vallée du Nil y était-elle appréciée depuis que, à défaut du succès escompté, les neuf croisades menées de 1096 à 1291 pour libérer la terre sainte avaient assuré la prospérité des républiques marchandes de Venise et de Gênes dont, chargées dès lors de produits d'orient, les nefes voguaient jusqu'en mer du Nord.

Tirant son nom du pont – brugge en flamand – à proximité duquel elle avait été bâtie autour du château édifié en 837 près de l'estuaire du Zwyn par le comte Baudouin I^{er} Bras de Fer, la cité maritime de Bruges leur offrait ses quais de pierre où leurs cargaisons avoisinaient avec bois scandinaves, laines anglaises, fourrures russes, vins espagnols... et draps flamands prêts, quant à eux, à être embarqués.

Vers 1430, à l'époque où Philippe le Bon, duc de Bourgogne, institua l'ordre de la Toison d'Or en cette ville florissante, y croupissait, paraît-il, une jeune native

que la mort inopinée de son père avait acculée à la misère.

L'on rapporte que pour faire très chichement vivre ses cinq jeunes frères et sœurs ainsi que sa mère devenue impotente, tous entassés avec elle tout au fond d'une misérable ruelle en cul de sac, Séréna, c'était son nom, s'exténuaient en accomplissant sans répit dans des maisons aisées des tâches ingrates.

Sensible à la beauté des choses, elle devait certes admirer les passementeries à la finesse pourtant impar-

faite dont aimaient de plus en plus se parer non seulement les dames et demoiselles auxquelles la fortune souriait mais aussi leurs opulents époux et père.

Lasse de ne jamais récolter que de bien maigres gages, un jour gris à l'image du ciel inclément, elle s'effondra à bout de forces priant Dieu d'éviter à sa famille de se perdre dans un dénuement total.

Dans l'espoir d'être mieux entendue, elle serait même allée jusqu'à faire le serment, si son invocation était exaucée, de renoncer à l'amour du pauvre garçon qui voulait l'épouser.

N'appréciant pas du tout un tel sacrifice, l'Eternel, ayant pitié de la courageuse enfant, lui aurait, dès le lendemain, envoyé un message sous la forme combien discrète de l'insignifiant animal qui, jadis, avait inspiré son acte odieux à la païenne Athena.

Alors que, revenue éreintée chez elle après de basses besognes accomplies dans une demeure patricienne, elle venait, en fin d'un harassant samedi, de jeter sur la table bancale son tablier d'un blanc terne, d'une solive noircie par la fumée aurait chuté en effet une minuscule araignée.

Fortuitement tombée sur le dos d'une des chaises boiteuses et la trouvant à son goût, elle se serait aussitôt mise à tendre de fins fils entre les barreaux cagneux.

Oubliant sa fatigue, Séréna se serait prise à observer le délicat lacis aussi dextrement exécuté.

Impressionnée par cet admirable travail, elle aurait été soudain habitée par la volonté de reproduire l'arachnéen motif habilement dessiné par l'animal mais, bien que manipulant à la pauvre lueur d'un chandelle les fils à coudre les plus affinés dont elle disposait, elle se serait heurtée à l'impossibilité de les empêcher de s'emmêler.

Les yeux fatigués, les doigts crispés, Séréna allait abandonner quand lui serait tout à coup venue l'idée de lier chaque bout à un petit morceau de bois taillé dans une des rares et précieuses bûchettes destinées à un



poêle tout déglingué et dégarni depuis bien longtemps de la plupart de ses faïences bleues.

Songeant à disposer sur un vieux coussin délavé le dessein du maillage à représenter, elle serait enfin parvenue au cœur de la nuit à tisser quelques centimètres d'un tissu à la légèreté si mousseuse que, le matin de la brumeuse journée dominicale consacrée à la messe, elle n'aurait pu s'empêcher, à l'église, durant l'élévation, de présenter son œuvre à Dieu sous le regard étonné et avide d'une pieuse dame aux riches atours.

Au sortir de l'office, cette personne se serait empressée d'offrir à la jeune fille d'apparente basse condition une petite piécette sonnante et trébuchante en échange de son précieux ouvrage.

A son toucher, Séréna aurait tout à coup réalisé que la petite araignée avait été un don de Dieu pour lui avoir évité de devoir en tout dernier recours faire commerce, pour survivre, de ses charmes évidents en lui fournissant le miraculeux moyen combien honnête de pouvoir vendre au mieux offrant ce que confectionneraient ses mains agiles.

Ainsi, d'après la légende, elle-même, sa mère, ses frères et ses sœurs auraient à nouveau connu l'aisance grâce aux dentelles issues de son enrichissant labeur.

De la sorte si Séréna devait conforter la bonne fortune de la vieille cité scellée dans ses habits de pierres ciselées à l'image des dentelles nées de ses fuseaux, elle allait de surcroît arracher à la misère les dizaines de petites mains que, en vraie chrétienne, elle comptait bien initier.

Peut-être, en les formant, Séréna, intensément attentive à son délicat ouvrage, devait-elle ressembler à l'intemporelle dentellière peinte vers 1664 par Johannes Vermeer...

Et, comme dans un conte, l'héroïne aurait épousé son besogneux prince charmant dont elle aurait eu plusieurs filles toutes instruites dans l'art de faire voltiger les fuseaux en un étonnant ballet.

C'est ainsi, en tout cas, que, dans la réalité, transmis en famille de mère en filles, ce nouvel artisanat dura plusieurs siècles ; le nombre de dentellières étant même devenu tel qu'au XVIII^e siècle la pénurie de domesticité devait poser un grave problème aux nantis de la cité.

Part non négligeable de la richesse matérielle de Bruges sensiblement accrue par son inclusion dans la ligue hanséatique créée en Allemagne pour assurer les droits commerciaux, les dentelles contribuaient aussi à sa richesse artistique à laquelle n'étaient pas étrangers ses prospères marchands et dont, ayant acquis le droit dit de bourgeoisie en 1468, fut un témoin le peintre allemand Hans Memling en qui l'« état d'âme » de la cité, comme l'a écrit en 1892 dans l'un de ses deux romans le poète Georges Rodenbach, s'était « propagé en un fluide qui s'inocule et qu'on incorpore avec la nuance de l'air ».

Mais tout ici-bas ayant une fin, les humains, les nations comme les civilisations, cet âge d'or devait s'évanouir car, à lire cet auteur, si, avec l'insidieux ensablement du Zwyn, Bruges en effet fut « mis au tombeau de ses quais de pierre, avec les artères froides de

ses canaux, quand avait cessé d'y battre la grande pulsation de la mer », sur ces dentellières s'était mis à plâner le spectre de l'innovante concurrence étrangère incarnée en France par l'arachnéen tissu apparu à Tulle ou en Angleterre par le fruit éthéré du métier à tisser mis en service à Nottingham.

Comme si « le regret des anciens mâts » ne suffisait pas à cette cité éprouvée par la ruine de son port, elle eut aussi à déplorer la dégradation de son activité dentellière encore accentuée par le perfectionnement apporté par le Lyonnais Jacquard, grâce à un dispositif à carton perforé, au métier automatisé imaginé par de Vaucanson.

L'occupation française en 1794 puis les luttes intestines opposant en 1801 les gens du lys partisans du roi de France aux gens de la griffe favorables au comte de Flandre symbolisé par un lion en sonnèrent le glas et, selon l'épithaphe tracée par Georges Rodenbach, la révolue cité aux vieilles demeures mirant leurs pignons en gradins dans les canaux figés n'aurait plus jamais été que « Bruges la Morte » si l'ouverture d'un canal la reliant au port en eau profonde de Zeebrugge ne l'avait heureusement arrachée à sa fatale léthargie.

Mais, de même que les femmes confites en dévotion avaient cessé de hanter les petites maisons béguinales enserrées dans leurs murs, du peuple des dentellières n'avait subsisté que quelques survivantes accrochées à un fait main mis à mal par la machine, à un fait main qui, naguère, avait consacré la renommée de leur ville aux dentelles de pierre dont, héritée du passé, la précieuse beauté lui permet aujourd'hui d'en faire la sublime offrande à un avenir à l'incertain déroulement carillonné au gré des heures par son altier beffroi.



UNE ALLEE DE L'AUTOBUS

Par Alain Pastor

« Une Allée de l'Autobus » et « C'est mon rôle » ont été écrits pour le spectacle *Confessions Urbaines* créé par la compagnie *Les Farfadets* et produit par la Direction des Affaires culturelles de Monaco.

LE JEUNE HOMME : Le bus s'est arrêté ; bientôt, elle sera là ; elle sera là, juste assise en face de moi ; peut-être. Ca y est ! Je la vois, elle s'avance, doucement, elle s'approche, lentement, elle va s'asseoir, sûrement... non ! elle hésite, pourquoi ? (*Un temps.*) C'est bon, elle s'est assise comme d'habitude ; elle s'est assise, en face de moi, comme tous les jours de la semaine, sauf le jeudi.

Je dis : elle, car je ne connais pas son nom, ni son prénom d'ailleurs ; en fait, je ne lui ai jamais parlé. La première fois que je l'ai vue, c'était un matin du mois de mai, le cinq exactement ; je ne l'ai pas oublié, c'était un mercredi, évidemment pas un jeudi.

LA JEUNE FEMME : Il est là, toujours à la même place. Je le savais. Je le savais parce qu'il est là tous les matins, et peut-être bien le jeudi aussi. Dès le premier jour je l'avais repéré ; c'était au mois de mars, ou bien avril... oh ! je ne sais plus, mais est-ce si important, car depuis tout ce temps, il ne m'a jamais parlé ne serait-ce qu'une seule fois ; peut-être ne m'a-t-il même pas remarquée ; tout le trajet, il garde sa tête collée à la vitre extérieure, comme si son esprit s'abandonnait au défilé du paysage urbain.

LE JEUNE HOMME : Lui parler ? Il faudrait une occasion, oui, mais laquelle ? Tout le trajet, elle garde sa tête collée à la vitre extérieure, comme si, par cette posture, elle souhaitait fuir mon regard.

LA JEUNE FEMME : Un jour, j'ai essayé d'attirer son attention ; un truc tout bête : enfant, j'avais lu que, pour désigner l'écu de leur cœur, les demoiselles de jadis laissaient tomber à leurs pieds, un mouchoir de dentelle. C'est bien joli, mais dites-moi quelle jeune femme d'aujourd'hui se balade encore avec un mouchoir de dentelle dans son sac à mains ? Moi, mes mouchoirs, ils sont en papier ! Je sais, ce n'est pas très élégant, mais il faut savoir s'adapter ; et puis j'ai songé que ça ferait au moins un bon appât. En vain ! Il n'a même pas réagi ! Et pourtant, je lui en avais laissé le temps, j'avais tourné ma tête, là, comme ça, de l'autre côté, collée à la vitre extérieure...



LE JEUNE HOMME : Une fois, pourtant, j'ai eu une occasion ; en effet, un petit paquet était tombé à ses pieds ; ça devait être des mouchoirs en papier ; j'ai d'abord voulu la prévenir, mais elle regardait du côté opposé ; nous étions assez proches, j'aurais pu l'appeler, je n'ai pas osé ; bien sûr, j'aurais pu me lever, j'aurais dû me lever,

mais je ne voulais pas que les autres passagers s'aperçoivent de ma gêne ; alors, j'ai hésité, trop sans doute, car, soudain, elle s'est retournée et a ramassé prestement l'objet, comme si elle avait su précisément où il se trouvait.

LA JEUNE FEMME : Du coup, agacée, j'ai repris mes mouchoirs, en me disant qu'au moins ils serviraient toujours à apaiser quelque rhume...

LE JEUNE HOMME : Je trouve qu'elle a un joli visage, avec de beaux yeux bleus ; non, verts... ou peut-être marrons ; en fait, je ne l'ai jamais su ; d'ici, je ne me rends pas bien compte ; disons, des yeux noisettes, oui c'est ça ! noisettes ; c'est beau des yeux noisettes... mais ce que j'aime particulièrement, ce sont ses mains ; elle a les doigts longs et fins ; je suis sûr qu'elle joue de la harpe, non ! pourquoi de la harpe ? Je dirais plutôt du piano, oh, oui ! elle joue du piano ; je la vois bien jouant du Chopin. Voilà ! J'ai trouvé, il faudrait que je lui parle de Chopin. Mais, c'est que je ne le connais pas tellement, Chopin. Je crois qu'il était Polonais. Et qu'il a écrit des ... et aussi des...ah ! laissons tomber la musique classique, il vaut mieux être un expert. Bon ! elle joue du piano, c'est donc une artiste, sans doute sensible ; le mieux, pour lui plaire, serait de lui réciter un poème ; c'est ça : un poème. Et appris par cœur, s'il vous plaît. Victor Hugo ? non ! Baudelaire ? non ! Trop classiques ; et puis, attention, un poème récité par cœur, c'est bien beau, et si j'ai un trou de mémoire ; quelle honte !

LA JEUNE FEMME : Comme il a l'air sérieux ! Il doit être cultivé. Et moi qui ne sais rien ! Bien sûr, j'aime un peu la peinture, et encore ! seulement les impressionnistes : Renoir, Manet, Monet...et puis les autres dont j'oublie toujours les noms. Il porte des lunettes, c'est sûrement un garçon intelligent. Il doit me prendre pour une sotte. Mais c'est vrai, comme j'ai l'air sotte ! Je me souviens, je devais avoir dix ans, j'avais renversé de la confiture sur ma robe, et ma mère, furieuse, m'a dit : « Tu n'es qu'une petite sotte ! » Forcément, un jeune homme si cultivé ne peut pas s'intéresser à une fille comme moi.

LE JEUNE HOMME : Tous les jours, je m'intéresse à cette fille. Peut-être, il faudrait que je lui sourie ; oui, mais quand je souris, j'ai l'air niais ! J'ai bien essayé de corriger ce défaut devant un miroir : impossible ! Ou alors ça devenait franchement une grimace. Et puis, pour agir ainsi, j'ai besoin d'un prétexte. La saluer avec un léger sourire, même timide ? Voyons, elle pourrait mal le prendre, me trouver prétentieux, pire, vulgaire.

LA JEUNE FEMME : Il ne sourit jamais. Moi non plus, au fond ; Je pourrais essayer, juste une fois ; mais il pourrait mal l'interpréter, et me trouver bien légère. Et puis, de toutes les façons, je sais que je ne lui plais pas !

LE JEUNE HOMME : Et puis, de toutes les façons, je sais que je ne lui plais pas ! Pour que cela change, il faudrait que j'accomplisse sous ses yeux un acte de bravoure. Par exemple, en pleine descente, le chauffeur du bus éprouve un malaise, il ne peut plus conduire ; à bord, c'est la panique générale, elle, elle crie, elle me supplie ; alors, moi, hop ! je prends le volant et ainsi je sauve tout le monde ! Me voilà devenu un héros. Génial, excellent, plausible, mais un peu compliquée cette histoire. En attendant, restons calme, je vais essayer de la regarder un peu, et peut-être, en insistant, je trouverais la force de lui sourire, avec, pourquoi pas, une douce émotion dans mon visage. Eh ! mais je ne l'avais pas vu, elle a coupé ses cheveux ; je la trouve encore plus jolie.

LA JEUNE FEMME : Zut ! Il me regarde, maintenant. Oh ! il doit se moquer de ma nouvelle coupe de cheveux. Mais c'est à cause de ce maudit coiffeur ! Je lui avais bien dit d'arrêter ce massacre ! Je le hais ce coiffeur, heureusement, je vais le quitter ! Oh, non ! Je ne peux plus supporter qu'il me voie ainsi ; allez, ça suffit ! je tourne la tête.

LE JEUNE HOMME : Voilà ! C'est chaque fois la même chose ; dès que nos regards se croisent, même un instant, je lis d'abord de la gêne, ensuite du mépris ; et ces beaux yeux bleus, verts ou bien noisettes, qui se détournent. Comme cela est cruel ! Je l'aime, et elle me déteste.

LA JEUNE FEMME : C'est bête ! Ce garçon me plaît, mais il est clair qu'il ne m'aime pas.

LE JEUNE HOMME : C'est dommage, si elle ne me détestait pas autant, j'aurais bien voulu l'épouser. Aurais-je dû en faire l'aveu ? Oui, mais on ne va pas dire une telle chose à une inconnue, et de surcroît dans un bus ! Ce serait un scénario bon pour le cinéma.

LA JEUNE FEMME : C'est curieux, mais je crois que j'aurais peut-être pu me marier avec lui. Que suis-je bête ! On ne rencontre pas son futur époux dans un autobus. Ma cousine Anne, elle a connu son mari à l'université, aux Etats-Unis, c'est quand même plus sérieux.

LE JEUNE HOMME : Allons ! Ne rêvons plus, la vérité est que nous allons déjà nous quitter ; je dois descendre ici.

LA JEUNE FEMME : Voilà ! Encore une fois, ce n'était qu'un songe éphémère, L'arrêt est proche. Il va descendre, et, comme toujours, rien ne s'est passé. Mais demain, jeudi, je serai là, pour la première fois... mais aussi la dernière ! Mon stage professionnel se termine, et dès vendredi je devrai quitter la région. A-t-il seulement noté mon absence, les jeudis ? Je ne sais pas, mais demain, j'oserai ; l'imminence de mon départ me rend audacieuse et, au moment de se quitter, je lui glisserai un petit mot ... avec l'espoir que nous nous reverrons.

LE JEUNE HOMME : Et voilà ! Comme d'habitude, pas une parole, pas un échange, et ce doute permanent : sait-elle au moins que j'existe ? Enfin ! attendons demain ; un autre jour, un nouvel espoir... mais j'y songe ! demain, c'est jeudi ; donc elle ne sera pas là. Alors, pourquoi prendre le bus ? J'irai à pied, voilà une bonne décision, je suis persuadé que cela me fera le plus grand bien.

« ... Adieu doux rayon qui m'as lui
Parfum, jeune fille, harmonie,
Le Bonheur passait, il a fui. »

Gérard de Nerval.

Extrait d'« Une Allée du Luxembourg. »

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA SÛRETÉ PUBLIQUE DE MONACO

(EXTRAIT)

Par Gabriel GABRIELLI

Introduction :

Cette étude est le résultat d'une demande qui m'avait été faite alors que j'étais encore en service et qui est parue dans la revue interne « L'Echo de la Sûreté Publique » n°42 d'octobre 2000. Comme toutes les études elle a ses imperfections, méritera d'être revue et augmentée et je m'y suis déjà attelé, mais elle a le mérite d'exister.

Je dois avouer que lors de la demande, je ne savais par quel bout commencer, en effet comment traiter un tel sujet ? Les fonctionnaires de police sont, et cela est bien connu, des hommes de l'ombre, qui se doivent d'effectuer un travail ingrat sans jamais apparaître au premier plan.

Ma première idée fut de rechercher dans les nombreuses revues d'« époque » que je possède : Rives d'Azur, Monaco-Revue, Revue de la Riviera, etc. Mais, comme je m'y attendais, pas un mot, pas une anecdote, pas un nom, à une exception près, celle de Joseph SIMARD, Directeur de la Sûreté publique, qui, à ce jour, a effectué la plus longue carrière en Principauté : onze années de bons et loyaux service, de 1909 à 1920, bénéficiant (est-ce bien le mot approprié ?) de la guerre de 1914 – 1918, seul Paul BRES devait l'approcher avec 10 ans et 11 mois.

Digne successeur de Louis THOMPS, qui fut à la base d'une modernisation des méthodes de police, avec l'aide et le soutien actif du Prince Albert I^{er}, Joseph SIMARD profita de l'organisation par l'International Sporting Club du « 1^{er} Concours International de Chiens », pour mettre en évidence Max, chien de la Sûreté Publique.

Je me suis alors rappelé que je possédais également une fort belle collection des Annuaire de Monaco depuis 1877, date de la parution du premier numéro, publications dans lesquelles figurent les noms des directeurs et des commissaires pour chaque année.

Cet « essai », s'il se veut une approche de l'historique de la Sûreté Publique de Monaco, nécessite par instant quelques explications en effet il m'a semblé utile d'ouvrir ici une parenthèse afin d'expliquer le fonctionnement de la hiérarchie alors en poste.

Depuis l'origine et durant de longues années, un fonctionnaire pouvait faire carrière dans la police en débutant par la base pour terminer Chef de la Sûreté ou Commissaire de police. Un poste recherché était, semble-t-il, celui de Secrétaire car il ouvrait des perspectives vers ces postes tant convoités, selon des critères fondés sur la compétence affichée durant de longues années au service du public ; s'il n'y avait pas de concours internes comme de nos jours, les procédures de promotion étaient tout de même visées par des magistrats du siège, peu enclins « à faire de cadeaux ».



Le Prince Rainier III, la Princesse Grace (derrière le Souverain), la Princesse Caroline et le Prince Albert (en tenue de Police), lors de l'arbre de Noël organisé conjointement par la Sûreté Publique et la Force Publique

Le Chef de la Sûreté était assimilé au corps des Commissaires. Il a disparu de la nomenclature de la Sûreté publique. Le dernier fonctionnaire qui porta ce titre fut Louis DAMON, qui prit sa retraite le 1^{er} décembre 1969. Le Commissaire, chef de la Section de Police Judiciaire, devint alors Chef de la Sûreté. Ce titre devait officiellement disparaître du temps du Directeur Yves MAJOREL, par une Ordonnance Souveraine. Le dernier détenteur de cette appellation en fut le Commissaire (Chef de la Sûreté) Albert DORATO.

Pour essayer de comprendre comment s'est créé le Corps de la Police, il faut se rapporter aux très bons articles de Stéphane VILAREM et du Commandant SERRES de MESPLES, parus respectivement dans les Annales Monégasques n°6 de 1982, et dans le Journal de Monaco du jeudi 28 juin 1928 au 30 août 1928, auxquels je renvoie les lecteurs.

Il s'agit ici de présenter le Monaco de l'époque de la prise du « Rocher » par François Grimaldi dit « Malizia », le 8 janvier 1297. Si la place est d'importance stratégique, elle ne laisse aux Grimaldi qu'un petit bourg à l'abri d'une forteresse toute militaire, la police y est donc exercée par les soldats eux-mêmes sur une petite population de Génois à laquelle s'est sûrement adjointe quelques Turbiasques et Peillois, anciens propriétaires des lieux. Par ces temps troublés, chaque chef de foyer surveillant forcément son voisin. La « grande seigneurie » s'est donc développée après l'avènement de Charles Ier Seigneur de Monaco, qui dès les années 1340 à 1350, acquiert de nombreux fiefs dont Menton et Roquebrune mais également Monti, La Mortola, etc... ces différents fiefs seront revendus ou échangés contre d'autres territoires. Rappelons toutefois que jusqu'au traité de 1760 et le règne du Prince Honoré III, la Principauté s'étendait à l'Ouest jusqu'au vallon de Saint-Laurent d'Eze, comprenant la tour de guet de Cap d'Ail qualifiée de « ...nid de pigeons... » (cf. PIROVANO A. « L'intervention de Louis XIV dans l'affaire des limites entre Monaco et La Turbie », Mémoire pour le diplôme d'Etudes Supérieures d'Histoire du Droit, Université d'Aix-Marseille), par le Duc de Savoie et que jusqu'à la restauration des Princes en 1814, l'espoir était grand de pouvoir récupérer la frontière de la Roya, avec la cité du vieux Vintimille, qui ne l'oublions pas, fut durant de longues années le siège des Grimaldi de Monaco tandis que le Rocher était investi par les (cousins) Grimaldi de Beuil...

L'apport des populations Mentonaises et Roquebrunoises nécessita la constitution de forces de Police. Honoré II fit valoir dès 1643 l'article I du traité de Péronne qui lui accordait (seulement le paiement, car il était hors de question d'utiliser des étrangers, troupes françaises comme ce fut le cas pour les troupes espagnoles jusqu'en 1641), une « compagnie franche », dont Vilarem nous dit qu'elle était destinée à la police de la Principauté, à mettre en opposition aux troupes françaises, environ cinq cents hommes et à la trentaine de soldats en poste au fort du Bastion (du temps du Prince Antoine Ier), dont le rôle était exclusivement de garder la place. On retrouve le 30 novembre 1678 à Menton un « Capitaine-Gouverneur » du nom de Hyacinthe Bressan « ...capable de commander à la milice, aux portes, remparts et artillerie... », Louis Ier qui avait été « Mestre-de-Camp » (lorsqu'il était Prince Héritaire) ayant réorganisé la milice qui descendait du vieux droit féodal dénommé la « cavalcada » (cf. Stéphane Vilarem).

Le 8 décembre 1671, Louis Ier promulgue un édit dont les dispositions pourraient former la première ordonnance de Police Générale de la Principauté et en 1678 paraissent les Statuts, divisés en quatre livres : matières civiles, criminelles, de police et rurales...

Cette « compagnie franche » (milice) fut supprimée en 1731 à l'avènement de Louise-Hyppolite, Princesse de Monaco (la seule), fille du Prince Antoine Ier, qui ne devait régner que durant dix mois, la maladie devait l'emporter...

Quant à la « garde du Prince », existant depuis que les premiers Grimaldi se furent installés dans la place, seul le nombre variait, depuis le XVII^e siècle elle était appelée dans le langage courant « garde des carabins ». Cette garde fut remplacée, exclusivement pour Monaco, par une Compagnie de Marins de la Garde du Prince, suite à l'Ordonnance du 13 avril 1815 rendue par le Prince Honoré V, le nom se muta en Canotiers de la Garde de S.A.S., ces marins assuraient les fonctions de policiers pour Monaco. On retrouve la preuve de cette affirmation, toujours grâce à Stéphane Vilarem, dans le registre de la trésorerie à la date du 28 novembre 1815 : « ...payé au sergent médecin, la somme de 0,50 frs. pour une ordonnance envoyée à Menton pour escorter un prisonnier...

Ce ne sera qu'en 1817 que la Garde de Police, corps spécifiquement composé de Mentonnais et Roquebrunois, prendra le nom populaire de Carabiniers. Mais en 1822, nouveau changement, les Canotiers retournent vers le port et les Carabiniers prennent la place, Honoré V ayant été séduit par la fidélité de cette troupe face aux troupes Sardes suite aux problèmes de voisinages survenus à Menton en 1821. Dès le 5 avril 1828, Honoré V devait édicter une ordonnance sur la Police Générale ; celle-ci fut divisée en deux parties : une police civile et une police militaire. La première ressemble, peu ou prou, à celle qui est exercée par l'actuelle Police Municipale, avec toutefois des pouvoirs accrus. La seconde, qui s'exerce par l'entremise du Sous-Gouverneur, Colonel des Carabiniers, a pour attributions : les passeports, le port d'armes, la chasse, la surveillance des forêts, la mendicité, les rixes et disputes, mais aussi la surveillance des propriétés, des attroupements séditieux, des carrières et pierres de tailles, ainsi que la surveillance du littoral, des colporteurs, des fours à chaux, de la vente des olives, et la surveillance des villes et des jeux. (cf. Stéphane VILAREM).

Le Prince Rainier III en compagnie du Commandant Roger LENEINDRE.



Surprise ! Puisqu'il semble manquer un article de loi pour la surveillance des agrumes : cette culture, qui était devenue primordiale pour l'économie locale, devait également être encadrée car ce même Prince, imitant en cela Honoré III, édicta de lourdes contraintes sur les paysans, afin de les obliger à respecter les arbres et la cueillette, Honoré III et pas avant, car les plantations de citronniers sont relativement récentes et si elles firent la "richesse" de Monaco elles mettaient les Princes en "colère", car cela se faisait souvent au détriment des oliviers et des cultures locales (caroubiers, figuiers, jujubiers...). D'autre part si le citronnier est de bon rapport, il craint les brusques chutes de température, risquant de créer la disette... la monoculture n'est jamais bonne (sur le sujet lire les excellents articles de J.B. Robert dans les *Annales Monégasques*). Cependant il appert d'après d'anciens documents que des oranges amères étaient déjà cultivées dès le XIV^e siècle dans la région de Porto-Maurizio et Alassio et que les premiers citronniers y firent leur apparition vers le milieu du XV^e siècle (cf. communication d'Alessandro Carassale « Dei frutti alla tedesca e altri : l'agronomia nel contado intemelio in eta moderna » lors de la XI^{ème} Journée d'Etudes Régionales du 17/11/2007 à Menton).

Malheureusement l'insidieux forcing Sarde auprès de quelques personnages influents, eut raison de la volonté populaire et les événements de 1848 devaient séparer les frères de Monaco de ceux du reste du territoire, cependant le Comte Solonne della Marguerita, dans un discours à l'Assemblée Sarde, calma les ardeurs annexionnistes de Cavour. Le droit à l'existence des Petits Etats était reconnu...hélas pour la Principauté 1861... Malgré ces tristes moments les Carabiniers, gardes du Prince et policiers de Monaco, restèrent en place jusqu'à la mort du Prince Florestan I^{er}. Des changements de dénominations mais également de fonctions eurent lieu de 1870 à 1904 ou après les fameux « Papalins » (cf. Per Carrugi, même auteur)...la garde du palais et de la Personne du Souverain revenait à la Compagnie des Carabiniers, longtemps limitée à un rôle de gendarmerie, on revenait ainsi à l'article I de l'Ordonnance de 1822...(cf. Stéphane Vilarem).

Les services de police, tels que nous les concevons, auront pour origine les besoins de la Société des Bains de Mer de Monaco, car le chemin de fer, nouvel arrivant, est pourvoyeur de clientèle de qualité mais également d'aigres-fins et autres prostituées. N'ayons crainte de mentionner la création de tripots clandestins sur le pourtour frontalier de Monaco, tels au quartier Saint-Antoine (Fontvieille de La Turbie sur Mer, de nos jours Cap-d'Ail) et au Carnier (de Beausoleil), mais également en Principauté même (!) ; le plus réputé était situé dans l'ancien hôtel de Cancale (cf. « Les Mémoires d'un policier de Monte-Carlo », 1903, auteur inconnu, probablement un de ces anciens policiers).

Pourtant nous pouvons retrouver dans l'Eden, (ancêtre du Journal Officiel de Monaco) du dimanche 14 novembre 1858, le nom d'Yve-Marie LUCAS, nommé Commissaire de Monaco le 11 novembre 1858 ; serait-il le premier ayant eu ce titre en Principauté ? Quels étaient ses effectifs ? Sachant que le



Napoléon-Louis-Alexandre DELALONDE, Directeur de la Police de Monaco, puis 1^{er} Directeur de la Sûreté Publique (juin 1902).

corps des Carabiniers était l'équivalent des Gendarmes d'aujourd'hui. La question reste à élucider.

Il fut probablement recruté et rémunéré par les administrateurs de la Société des Bains de Mer (car régissant les fameux Thermes Valentiae), avec l'accord du Souverain. Il faut se remémorer que cette société de jeux a tenu « tables » sur le Rocher, puis pour des raisons de commodité à la Condamine (cf. Per Carrugi du même auteur). Le Directeur de cet établissement avait obtenu du Gouverneur de Monaco une fermeture plus tardive des portes de la cité, ramenant tous les soirs la caisse à son domicile sur le Rocher, il était escorté par des employés mais plus sûrement par le Commissaire Lucas, dont le titre et la fonction officielle autorisait le port d'armes et dont le rôle consistait également à contrôler les mouvements d'entrées au Casino et d'en rendre compte au Souverain (fonction officielle oblige). Le sort mouvementé de la S.B.M. qui sera reprise avec le succès que l'on connaît par François Blanc, fera que dès 1869 deux nouveaux commissaires feront leur apparition : Claude BERTHOD pour la ville, mais plus significativement Honoré VIAL, à la gare de chemin de fer (de Monte-Carlo) lieu d'où il pouvait contrôler les mouvements de population. Le destin de la Police en Principauté était en marche....

J'espère que le travail qui va suivre ne sera pas considéré par le lecteur comme une longue et fastidieuse litanie de fonctionnaires, mais au contraire, comme une «photographie» de la Police de Monaco.

KALÉIDOSCOPE DE LA SÛRETÉ PUBLIQUE

1858

Commissaire de Monaco : Yves, Marie LUCAS

1869

Commissaires de police : Claude BERTHOD, en ville, Honoré VIAL, à la gare de chemin de fer (probablement celle de Monte-Carlo).

1872

Commissaire Supérieur de Police de la Principauté : François DUCHEYLARD.

1877

Directeur de la police : Antoine ANGELI

1887

Directeur de la police : Nicolas MORY

1888

Directeur de la police : Napoléon-Louis-Alexandre DELALONDE, nommé à son poste fin 1887

A compter de 1902, le Prince ALBERT I^{er} décida une réforme profonde de la Police de Monaco, qui changera aussi d'appellation. Elle fut le résultat d'une longue concertation entre des personnalités aussi éminentes que Lucien BELLANDO de CASTRO, grand magistrat de l'époque, et le Directeur Napoléon DELALONDE ; ils jugeaient qu'une modernisation de la profession était nécessaire, les policiers devaient utiliser les techniques du XX^e siècle. Les résultats de cette réflexion de fond furent soumis au Souverain.

Par Ordonnance Souveraine n° 971, du 23 juin 1902, donnée à Paris et parue au Journal officiel du 1^{er} juillet 1902, le Prince ALBERT I^{er}, dans son art. 2, établissait «...au Gouvernement une Direction de la Sûreté publique ».

L'auteur des "Mémoires d'un Policier de Monte-Carlo" écrit que l'effectif de cette Direction de la Sûreté publique s'élevait à environ une cinquantaine d'éléments, répartis en trois brigades : agents de quartier, brigade de sûreté, brigade centrale.

Cet ancien policier parisien recruté par la S.B.M. n'hésite pas à égratigner gentiment nos prédécesseurs, écrivant qu'il existait un antagonisme perpétuel entre les différents services et qu'il était entretenu par la hiérarchie dans le but d'obtenir des résultats toujours plus probants. En outre, y contribuait le fait que le nom de famille du Directeur Delalonde avait la même consonance que celui de l'Inspecteur général des salons de Monte-Carlo ayant la direction de la police particulière et la surveillance des jeux qui s'appelaient de la Londe. Il est écrit que ce dernier tenait particulièrement à cette orthographe. Ce personnage avait été recruté par Camille Blanc à Paris où il venait de prendre sa retraite de Commissaire de Police du quartier de la Place Vendôme. Il n'avait aucun lien de parenté avec notre Directeur. Cependant, la similitude de leur caractère vindicatif équivalait à une parenté légale, écrit toujours notre inconnu.

Attaque de l'« Apache » par Max, chien du Directeur, lors de la première manifestation canine de 1909, portant entre autres, le 1^{er} Concours de Chiens Policiers, se déroulant sur le terrain Radziwill à la Condamine.



Un bon point est cependant accordé à l'ensemble du service, à qui il reconnaît l'honnêteté. Dans ce livre à polémiques, on peut considérer que c'est une victoire, rien de moins... Il précise que le poste de Commissaire à Monte-Carlo n'était pas une sinécure ; c'est à peine, précise-t-il, si le malheureux a le temps de prendre ses repas : à toute minute, le Directeur du Casino le fait mander auprès de lui pour une raison ou pour une autre...

1902

Directeur de la toute nouvelle Sûreté publique : Napoléon-Louis-Alexandre DELALONDE

L'année 1903 verra une restructuration complète de l'organigramme de la nouvelle Sûreté Publique. Toutefois, celle-ci se révéla provisoirement beaucoup trop étoffée en ce début du XX^e siècle pour les besoins d'une petite population de monégasques et de résidents, même avec l'apport d'une clientèle hivernale très importante. De fait, peu à peu, une remise à niveau s'effectuera : elle consistera à mettre en sommeil les postes apparus provisoirement sans nécessité et à affecter les fonctionnaires ainsi libérés dans les différents postes de police. Toutefois, n'oublions pas qu'à cette époque la mission de police des chemins de fer était très importante et que les postes, constitués depuis 1869, furent maintenus et renforcés. Depuis, de nombreuses missions se sont rattachées à la Sûreté Publique notamment l'héliport et tout ce qui relève de la mer : plages, contrôle des embarcations et de leurs passagers, ports, secours en mer, digue du large...en attendant toujours plus dans les décennies à venir.

1904

D.S.P. (Directeur de la Sûreté publique) : Louis-Thomas TOMPS, nommé le 1^{er} février 1904 par l'Ordonnance Souveraine n° 1129, du 30 janvier 1904, en remplacement de Napoléon-Louis-Alexandre DELALONDE, décédé en service le 1^{er} février 1904 à l'âge de 65 ans. Dès sa prise de service en 1904, il s'attacha, comme en France, à faire doter ses fonctionnaires en tenue d'une arme apparente, s'agissant d'un revolver d'ordonnance modèle 1873, de la manufacture d'armes et de cycles de Saint-Etienne.

1909

D.S.P. : Joseph-Henri-Auguste SIMARD, nommé en janvier 1909

1920

D.S.P. : Marc MALLET nommé par Ordonnance Souveraine n° 2913, du 1^{er} octobre 1920 Prendra ses fonctions le 12 septembre 1920, Joseph-Henri-Auguste SIMARD étant démissionnaire pour des raisons de santé. Spécificité, Marc MALLET directeur honoraire des services généraux de police d'Alsace et de Lorraine est muté à Monaco en octobre 1920. Muté, car c'est le premier fonctionnaire de police française mis à la disposition du gouvernement monégasque par décret du Président de la République. Un arrangement entre les deux Etats qui sera confirmé quelques années plus tard par l'art. 5 du traité du 7 mai 1935 sur la convention Franco-Monégasque relative aux emplois publics : «...Son Altesse Sérénissime continuera comme par le passé à ne faire appel qu'à des français qui seront dorénavant détachés des cadres de l'administration française pour remplir les emplois qui intéressent la sécurité, l'ordre public... » (cf. L'Echo de la Sûreté Publique, juillet 1997, n°33, page 33)

1927

D.S.P. : Paul MICHEL, Nommé par Ordonnance Souveraine n° 662 du 21 janvier 1928, il intégrera son poste le 15 décembre 1927, en remplacement de Marc MALLET. Paul MICHEL décédera à son poste en 1933.

1933

D.S.P. : Pierre-Charles-Joseph LE LUC. Nommé par Ordonnance Souveraine n° 1477 du 3 juin 1933, il intégrera son poste le 1^{er} juin 1933 où il demeurera jusqu'au 11 août 1940.



Lors de la remise des coupes du challenge de tir Prince Rainier III (Police-Pompiers-Carabiniers), année 1982. De gauche à droite Jean-Pierre Gazzo (DPMA), Louis Allegri (DPMA), Jean-Pierre Raffaelli (DPJ), Philippe Mercier (DPMA), Jean Micol (motard), Van de Corput (DPJ), Gabriel Gabrielli (DPMA), Jean-Louis JALLERAT Directeur de la Sûreté Publique, Denis Varinot (motard), Jacky Moret (moniteur de tir), Jean-Pierre Louvet (officier corps urbain), Jean Lesluyes Commissaire Police Urbaine, Christian Zabaldano (moniteur tir), Bernard Tosi (DPJ), Max Bled (DPA).

1940

D.S.P. : Albert PEUDEPIECE. Nommé le 21 septembre 1940 par l'Ordonnance Souveraine n° 2454 du 23 septembre 1940, il décédera à son poste le 19 janvier 1945. Il restera dans les souvenirs comme l'initiateur en 1944 de l'insigne général de la Sûreté Publique (appelé pucelle), toujours en vigueur et sans doute pour longtemps tant est grande sa réussite.

1945

D.S.P. : Charles Paul OSER. Nommé par l'Ordonnance Souveraine n° 2966 du 26 janvier 1945, il intégrera son poste le 20 janvier 1945 et y restera jusqu'au 11 janvier 1949.

1950

D.S.P. : Pierre-Louis PETITJEAN. Né le 25 décembre 1910 à Médière (Doubs). Nommé par Ordonnance Souveraine n° 214 du 28 avril 1950, il intègre son poste le 16 avril 1950. Il démissionnera en 1953.

1953

D.S.P. : Maurice DELAVENNE, Une carrière exceptionnelle pour cet homme de valeur, probablement hors du commun. Nommé par Ordonnance Souveraine n° 783 du 1^{er} août 1953. Il intègra son poste le 16 avril 1953 qu'il dut quitter le 28 juillet 1961 pour accéder au poste de Conseiller de Gouvernement pour l'Intérieur, par Ordonnance Souveraine n° 2591. Une grande première... !!! Toujours plus haut.... remarqué pour ses qualités de dialogue, il devint le 10 mars 1965, Ministre Plénipotentiaire de S.A.S. le Prince Souverain Rainier III à Paris. Après s'être acquitté auprès du Président de la République Française, Charles de Gaulle, d'une tâche rendue délicate par des relations encore tendues après la finalisation des accords franco-monégasques du 18 mai 1963. Il est remis à la disposition de la Police nationale française le 1^{er} août 1969 et prend une retraite méritée le 6 juillet 1971.

1961

D.S.P. : Paul-René VILLETORTE, Né le 26 février 1912 à Paris (XI^e). Nommé par Ordonnance Souveraine n° 2722, du 27 décembre 1961, il prendra son poste le 1^{er} décembre 1961 et démissionnera le 1^{er} mai 1963.

1963

D.S.P. : Paul-Laurent BRES, né le 23 mai 1914 à Brouzet-les-Quissac (Gard), décédé le 21 août 1993 dans son lieu de naissance où il repose. Nommé par Ordonnance Souveraine n° 3015 du 23 juillet 1963. En provenance de Nice, il prit ses fonctions le 1^{er} juin 1963 pour les quitter le 31 mai 1974. Il eut à gérer, en 1966, les festivités liées au Centenaire de Montecarlo.

1974

D.S.P. : Robert CASSOUDESALLE. Nommé par Ordonnance Souveraine n° 5368 du 7 juin 1974, en provenance de la P.A.F. de Nice. Il prit ses fonctions le 23 mai 1974 (précédemment Commissaire à Monaco). Il eut à gérer les

festivités liées aux 25 années de règne de S.A.S. le Prince Souverain Rainier III. Il termina sa carrière le 11 mars 1981

1981

D.S.P. : Jean-Louis JALLERAT. Né le 12 juillet 1928 à Outat El Hadj (Maroc). Nommé par Ordonnance Souveraine n° 7037 du 9 mars 1981 (précédemment Commissaire à Monaco). Il prit ses fonctions le 12 mars 1981 pour les quitter le 11 juillet 1987.

1987

D.S.P. : Yves, Louis MAJOREL. Né le 14 mars 1934 à Bône (Algérie). Nommé par Ordonnance Souveraine n° 8926 du 14 juillet 1987, il prit ses fonctions le 13 juillet 1987 pour les quitter le 10 février 1990. Il eut à mener à bien les festivités liées aux 40 années de règne de S.A.S. le Prince Rainier III.

1990

D.S.P. : Pierre QUILICI. Né le 22 juin 1932 à Beyrouth (Liban). Nommé par Ordonnance Souveraine n° 9706 du 12 février 1990, il occupa cette fonction du 15 février 1990 au 14 octobre 1993.

1993

D.S.P. : Maurice ALBERTIN. Nommé par Ordonnance Souveraine n° 11.036 du 22 septembre 1993. Il est nommé Contrôleur Général des services actifs de la Police nationale française le 1^{er} février 1994. Il quittera ses fonctions en juillet 2003.

Il devait poursuivre en 1993 la réforme des services engagée par son prédécesseur, qui s'est traduite par la transformation des sections en divisions et un repyramidage des effectifs.

A procédé à la mise en œuvre des différents services d'ordre de l'année 1997, chargée de symboles puisque marquant les 700 années de présence de la famille GRIMALDI à Monaco, puis de ceux de 1999, année du cinquantième anniversaire de règne de S.A.S. le Prince Souverain RAINIER III.

Il est l'initiateur des festivités de la Saint-Georges, devenu Saint-Patron, protecteur de la Sûreté Publique et prit l'initiative de la demande de parrainage de cette même Sûreté Publique, obtenant de la Maison Souveraine que Mademoiselle Charlotte CASIRAGHI, fille de S.A.R. la Princesse de Hanovre, nous fasse l'insigne honneur d'être notre Mairaine le 23 avril 1997.

2003

D.S.P. : Jean-François SAUTIER. Né le 23 juillet 1955 à Nancy (Meurthe-et-Moselle). Nommé par Ordonnance Souveraine n° 15.908 du 28 juillet 2003. Auparavant Commissaire Divisionnaire, chargé de mission à la Direction Générale de la Police Nationale à Paris. Il devait quitter ses fonctions de Directeur de la Sûreté Publique de Monaco le 28 juillet 2006

2006

D.S.P. : André MUHLBERGER. Né le 9 décembre 1962 à Strasbourg (Bas-Rhin). Nommé par Ordonnance Souveraine n° 689 du 14 septembre 2006 (à/c. de 5/09/2006). Auparavant Commissaire Divisionnaire, Chef de la Sûreté Départementale à la Direction Départementale de la Sécurité Publique à Toulouse.

RÊVER PAR CHANCE

par Suzy Fels-Jaspard

Je voudrais bien que le rêve soit pour moi comme il l'était pour le Pharaon !

Cela me plairait infiniment de voir apparaître des syllogismes qui me conduiraient ensuite à réfléchir et pouvoir en tirer une certaine philosophie.

Malheureusement, les rêves sont, pour la plupart, assez incohérents chez les individus (ou les êtres).

Par exemple, il n'y a qu'un leitmotiv qui revient sans cesse et qui doit incarner pour moi les vieux désirs d'enfance ou d'adolescence, et ce rêve est souvent prémonitoire car il m'arrive, dans les jours qui suivent, de perdre non pas un être très cher, mais d'égarer un objet, même simple.

Cette perte m'est sensible et j'ai envie de ne pas me réveiller pour le retrouver aussitôt alors que la plupart du temps, surtout lorsque ce sont des songes particulièrement agréables, j'essaie de rester dans mon rêve pour arriver jusqu'à l'accomplissement d'un acte manqué ou pour prolonger certains paradis que je voudrais pouvoir trouver dans ma vie beaucoup plus facilement.

Je crois que les rêves vont très souvent à ceux qui les méritent, et quand on repousse l'idée du surnaturel... le surnaturel disparaît.

Mais je souhaite aux êtres que j'aime bien, d'avoir des rêves heureux, et même si, le matin, au réveil, on ne se souvient plus de rien, malgré tout, cela aura été quand même du vrai et bon sommeil réparateur.

CHARTRE DU PEN

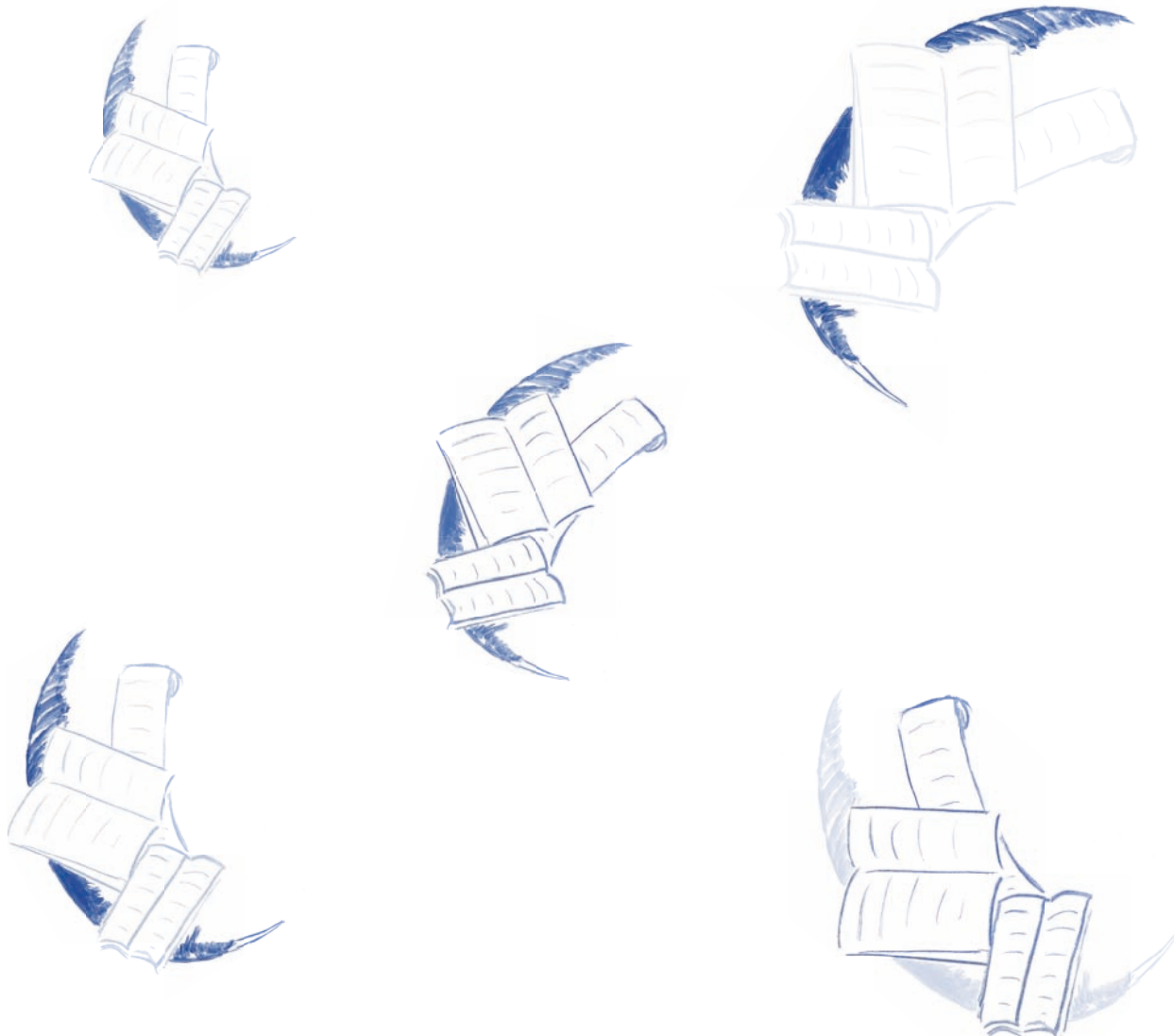
Comportant l'amendement entériné au Congrès de Mexico de 2003

La Charte du PEN est basée sur les résolutions adoptées à ses Congrès Internationaux et peut être résumée comme suit :

Le PEN affirme que :

1. La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.
2. En toutes circonstances, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.
3. Les membres de la Fédération useront en tout temps de leur influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples ; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations, et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.
4. Le PEN défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare en faveur d'une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le PEN affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du PEN tout écrivain, rédacteur, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, sa langue, sa race, sa couleur ou sa religion.



P.E.N. Club de Monaco
C/o Musée d'Anthropologie Préhistorique
Boulevard du Jardin Exotique
MC 98000 Monaco